

LIVRES

LE DEVOIR, LES SAMEDI 16 ET DIMANCHE 17 MARS 1996

Québécois de souche et d'adoption

Y a-t-il malaise?

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

Y a-t-il malaise? À la face du monde, le 30 octobre, le Québec est apparu comme une société raciste. Faut-il n'y voir que les conséquences d'un simple discours malheureux ou la mise au jour d'une réelle cohabitation difficile entre Québécois de souche et d'adoption?

Au cours des derniers mois, de nombreux ouvrages, de valeur inégale, reflètent sinon un malaise, du moins une préoccupation: *Qui a peur de Mordecai Richler*, de Nadia Khouri, *Lettre fraternelle, raisonnée et urgente à mes concitoyens immigrants*, de Claude Corbo, *L'Éthnique nu*, de Marco Campini, *La Question raciale et raciste dans le roman québécois*, de Gérard Étienne.

Du lot, *Artistes immigrants, société québécoise, un bateau sur le fleuve*, du sociologue Juan Aguirre, mérite une attention particulière. Au cours des dernières années, l'auteur a réalisé 26 entrevues de fond avec des artistes — en arts visuels, en théâtre, en cinéma ou en littérature — originaires d'un pays du Tiers-Monde mais vivant au Québec depuis au moins dix ans et capables de s'exprimer en français. Comment le Québec a-t-il marqué leur œuvre? S'y sentent-ils appréciés ou boudés?

«La plupart d'entre eux disent que le Québec est en partie raciste mais que ce racisme n'est pas l'apanage de cette société», explique M. Aguirre.

Révolution tranquille, libération des femmes, venue massive de nouveaux citoyens du Tiers-Monde: tout comme les immigrants, les Québécois de souche ont vécu en peu de temps des bouleversements majeurs et sont, selon M. Aguirre, en état de choc. «Tout comme les immigrants forcés de s'exiler. Dans leur pays, leur talent était reconnu. Arrivés ici, les voilà plongeurs, chauffeurs de taxi. Il leur faut apprendre à être immigrant: apprendre un nouveau pays, une nouvelle langue.»

Le tango et le baladi

Sans prétention scientifique — comment, de fait, pourrait-on quantifier des notions comme l'identité et l'intégration? — l'enquête menée par M. Aguirre lui a néanmoins permis certains recoupements. «Règle générale, les musiciens, les professeurs de danse et les chanteurs venus d'ailleurs gagnent bien leur vie. Les Québécois raffolent des danses comme le tango ou le baladi, qui transportent la même note du chaud au froid.»

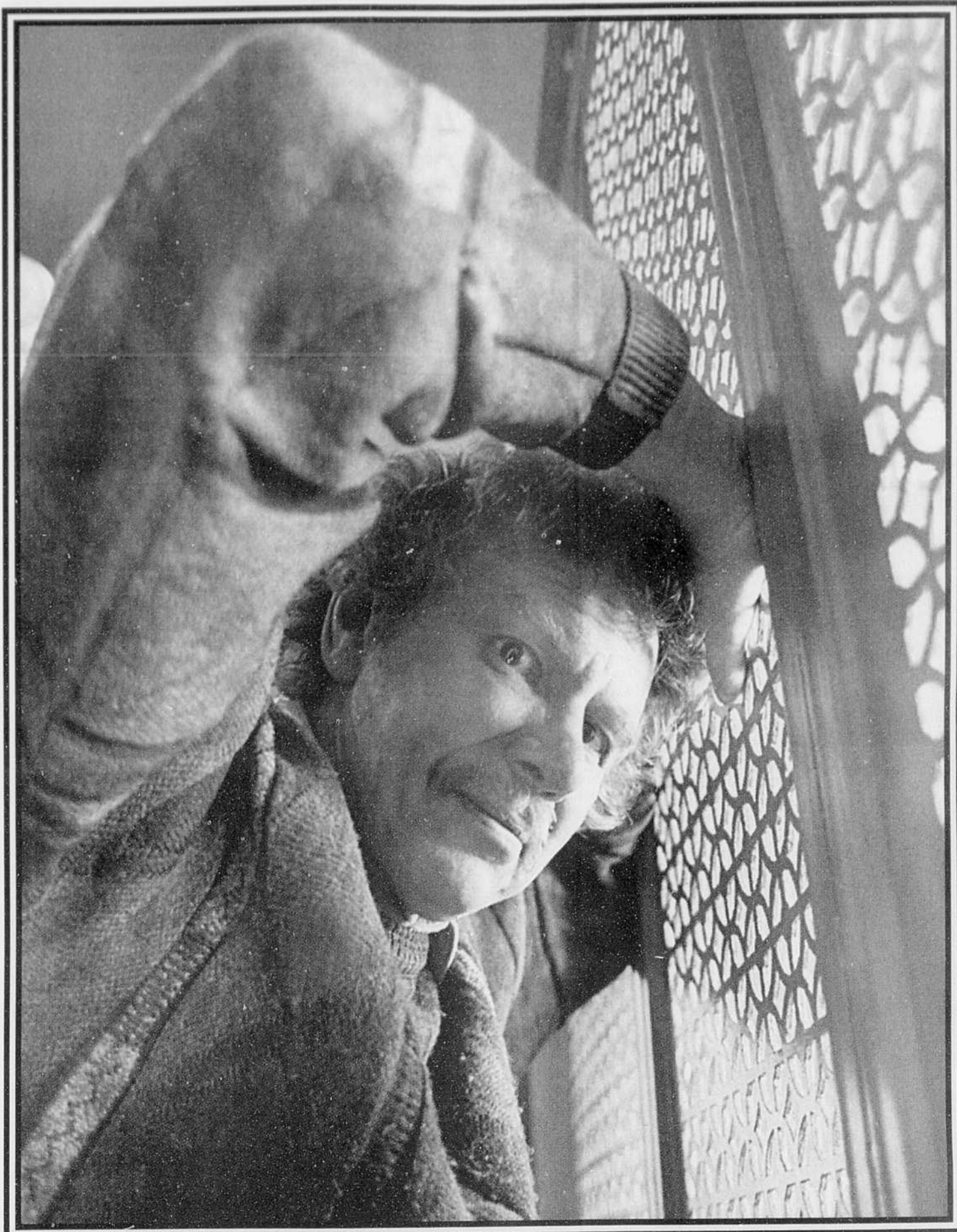
En peinture et en littérature, a constaté M. Aguirre, cet exotisme est au contraire perçu négativement et assimilé au folklore.

Autre constat: l'intégration des artistes au Québec est fonction de la reconnaissance et l'appréciation de leur œuvre. «Les premières années de leur vie ici, l'œuvre des écrivains, notamment, est marquée de l'envie de retourner chez eux. On chante le pays perdu. Puis, graduellement, de nouvelles expériences ou valeurs émergent, ce qui vaudra à certains artistes d'être appréciés des Québécois de souche mais critiqués dans leur pays d'origine ou dans leur communauté culturelle d'ici.»

M. Aguirre, lui-même émigré du Chili de Pinochet, s'est fait rabrouer

VOIR PAGE D 2 : MALAISE

■ Voir aussi notre dossier sur l'ambiance postférentaire telle que vue par des écrivains du Québec, en page D 2



Le nouveau roman d'Yves Beauchemin aborde la hantise du vieillissement: «C'est un roman qui se termine sur le bonheur raisonnable, la seule chose que l'on puisse espérer en attendant la mort.»

HERVÉ GUAY

Dans les romans d'Yves Beauchemin, la réalité n'est jamais bien loin. Son nouveau roman, *Le Second Violon*, ne fait pas exception, où l'on reconnaît une fois de plus divers coins de Montréal. Le héros, le journaliste Nicolas Rivard, achète ses disques chez Archambault, Chien Chaud mendie aux abords du métro Berri et les deux mangeront même ensemble un spaghetti à deux pas de là, chez Da Giovanni. Bref, le lecteur québécois est en terrain connu.

Que les lieux soient reconnaissables, familiers, ne suffit pas encore à l'auteur du *Matou*. Il aime, par surcroît, situer ses romans au temps de leur rédaction. Le Montréal d'aujourd'hui est le théâtre principal des ouvrages d'Yves Beauchemin. Pour tout dire, l'écrivain n'échangerait pas son siècle, même contre celui de romanciers qu'il admire, comme Dickens ou Balzac. Il aurait trop peur de perdre au change.

«Je suis bien content d'être de mon siècle, affirme-t-il. J'aime bien le XIX^e, mais vu à travers mes yeux d'homme

VOIR PAGE D 2 : BEAUCHEMIN

■ Voir aussi la recension du *Second Violon* par Jacques Allard, en page D 5

Yves Beauchemin La réalité à la rescousse

PHOTO JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Cahier spécial

Le samedi 23 mars

Entrevue avec Vassilis Alexakis, dossier sur la littérature franco-ontarienne, activités du Salon.

Réservations: le lundi 18 mars 1996

Le Salon du livre de l'Outaouais

Le Salon se livre

du 27 au 31 mars



L I V R E S

BEAUCHEMIN «Écrire, un travail de terrassier»

SUITE DE LA PAGE D 1

du XX^e siècle. À cette époque-là, au Québec, ce n'était pas gai. L'emprise de la religion et du clergé aurait été très étouffante. Je n'aurais pas pu produire l'œuvre que j'écris maintenant. Je n'aurais probablement même pas eu accès à des études avancées, de par mes origines sociales. Car je viens d'un milieu très modeste. Alors, ça aurait été une tout autre histoire, un autre Yves Beauchemin... J'aurais peut-être été commis dans le Vieux-Montréal, dans une grande épicerie, ou encore, avec un peu de chance, je me serais retrouvé vicairie dans une paroisse.

Qu'on l'assimile aux grands romanciers populaires du XIX^e siècle ne l'ennuie pas, non, pourvu que l'on ne donne pas une valeur péjorative au mot «populaire». Encore qu'il ne veuille pas débattre de telles questions puisque, selon lui, un auteur est toujours mal placé pour se porter à la défense de ses livres. «Un romancier qui défend son roman, explique-t-il, ressemble à une mère qui essaie de nous convaincre que sa petite fille est la plus belle de la rue. On va l'écouter avec un petit sourire.»

Yves Beauchemin précise tout de même qu'il n'a jamais écrit dans l'intention de faire des best-sellers.

Il n'appartient pas non plus à ceux qui ont de la littérature une vision éthérée et douillette. «Tous les artistes que je connais travaillent comme des chiens. Arriver à finir une œuvre, à l'achever le plus possible, c'est un travail de patience qui demande énormément de résistance nerveuse. Et puis, il y a le métier qu'il faut apprendre et qui rentre peu à peu. Effectivement, mes livres me coûtent beaucoup d'efforts. Comme tout le monde. Écrire pendant cinq heures, c'est un travail de terrassier, comparable à n'importe quel travail physique épuisant.»

De l'avis du romancier, écrire consiste d'abord à résoudre un certain nombre de problèmes afin d'exprimer au moins partiellement ce qu'on a envie de dire. C'est aussi un travail instinctif qui se fait à tâtons. La création des personnages ne lui demande pas d'effort particulier. L'intrigue non plus puisqu'elle est en eux. L'écrivain s'acharne donc à faire des phrases limpides et naturelles. Quant au reste, Yves Beauchemin n'entretient pas de scrupules à se projeter dans certains personnages. Il met de même à contribution des gens qu'il connaît afin qu'ils lui servent de modèle pour ses héros.

On reconnaît au passage dans *Le Second Violon* un premier ministre inspiré de Robert Bourassa, deux journaux dans lesquels on peut voir *La Presse* et *Le Devoir*, une vedette de la télé qui n'est nulle autre que Denise Bombardier. Mais selon l'auteur, il ne faut pas voir un roman à clés, un genre qui ne l'intéresse pas le moins du monde.

En fait, *Le Second Violon* fait le portrait en action d'un quadragénaire exceptionnellement insatisfait, résolu pourtant à se sortir de la médiocrité qui l'habite. Faut-il y voir une métaphore de la société québécoise? Yves Beauchemin refuse d'aller jusque-là, plaçant qu'il écrit surtout au premier degré, même si son écriture charrie aussi des idées. A son avis, comme c'était le cas pour *Le Matou*, son roman aborde au premier chef la hantise du vieillissement.

«J'ai 54 ans. Se voir vieillir apporte une certaine sérénité mais aussi une certaine tristesse. L'illusion presque métabolique d'être éternel s'estompe peu à peu... L'été dernier, j'ai subi une opération qui m'a laissé amoindri. J'ai perdu 50 % de capacité auditive à l'oreille gauche. Pendant trois ans, les médecins ont retardé l'intervention de façon à ce que je

puisse, me sachant mélomane, profiter au maximum de mon oreille qui était grugée par un neurinome. Mais il fallait le faire avant que la tumeur dépasse deux centimètres sinon mes chances de conserver mon ouïe tombaient à presque rien... Même si jamais ma vie n'a été en danger, c'a été une illustration que j'avais 50 ans. J'ai compris alors que la veille de tomber malade, un homme est toujours en santé.»

Voilà peut-être pourquoi *Le Second Violon* s'avère un roman plus grave que ceux qui l'ont précédé. À ce chapitre, les thèmes qui s'en dégagent ne mentent pas: la mort, le vieillissement, le rejet, la médiocrité, la dissolution du couple, la dérive des jeunes. Or, comme l'indique l'auteur, l'ouvrage ne s'achève pas pour autant sur une note pessimiste. «C'est un roman qui se termine sur le bonheur raisonnable, la seule chose à laquelle on est en droit d'espérer ici-bas en attendant, bien sûr, la mort.»

Action oblige, *Le Second Violon* intègre en outre une histoire de corruption. Il ne s'agit pas cependant d'une dénonciation politique, au dire de l'auteur. Simplement, ajoute-t-il, l'appât du pouvoir et de l'argent de même que la faiblesse humaine se retrouvent ici comme partout ailleurs.

En revanche, Yves Beauchemin croit que son roman renvoie une image fidèle de la crise des valeurs qui secoue le Québec d'aujourd'hui au même titre que toutes les autres sociétés occidentales. À une différence près selon lui.

«Le peuple québécois joue son existence à long terme, répète-t-il. Ce problème-là n'est pas résolu. Alors, c'est un élément supplémentaire qu'on ne retrouve pas dans les autres pays occidentaux, ce qui crée un surcroît de tension et d'angoisse. Autrement dit, être québécois, c'est un petit peu plus compliqué qu'être occidental. Mais pas autant que pour d'autres hommes ailleurs sur la planète, qui sont pas mal plus mal pris que nous autres. En fait, nous sommes des Occidentaux qui n'avons pas encore de garantie de survie collective. Et à cet égard, la souveraineté est peut-être une réponse à ça mais pas à des problèmes philosophiques.»

D'ailleurs, Yves Beauchemin a beau avoir des convictions politiques, il ne croit pas que le roman soit l'endroit pour les exprimer. Le roman à thèse: non merci. Il lie par contre sa pratique d'écrivain au sort réservé à la langue française en Amérique. «J'arrêtais peut-être d'écrire si j'arrivais à la conclusion que la société française au Québec était condamnée à la disparition. Mais j'espère ne jamais arriver à ce constat.»

Le climat post-référendaire vu par les écrivains nés à l'étranger

Émile Ollivier: *L'apprivoisement*

Les polémistes

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

«Comment le Québec pourrait-il ne pas être raciste? Je ne connais pas de société qui ne le soit pas. Tout est question de degrés. La cohabitation, ça ne se fait pas comme ça. Il faut s'apprivoiser.»

Ainsi parle Émile Ollivier, l'un des plus éminents représentants de ce groupuscule d'écrivains nés en Haïti, installés ici et dont l'œuvre est reconnue et estimée.

«Beaucoup de chemin a été parcouru depuis les années 60 ou 70 alors que les éditeurs me demandaient pourquoi je n'allais pas publier mes manuscrits dans mon pays. Aujourd'hui, plusieurs écrivains immigrants font partie des anthologies de littérature québécoise», se réjouit-il.

Pour les Haïtiens de sa «vague migratoire», celle du début des années 60, l'intégration a été relativement facile, soutient l'auteur des *Urnes scellées* et de *Passages*, titre qui lui a valu en 1991 le prix littéraire de Montréal. «Nous étions parmi les premiers Noirs qui parlaient français à arriver au Québec, souvent très scolarisés. Il m'a semblé que deux exotismes se rencontraient, qu'un jeu de regards a facilité les choses.»

Par contre, M. Ollivier avoue qu'il ne conseillerait jamais à un ami de venir s'installer au Québec aujourd'hui. «Le Québec est de moins en moins une terre d'immigration.»

Le problème ne vient pas selon lui du discours. Jacques Parizeau

marque bel et bien à son avis la fin de la génération de nationalistes purs et durs qui a conservé de façon vive la blessure des Plaines. La pensée de Lucien Bouchard, elle, marque un renouvellement par son ouverture à la mondialisation, parallèle à l'aspiration traditionnelle des Québécois. «Le discours n'est plus marqué par une aura de revanche», note M. Ollivier.

Non, le problème, soutient-il, vient plutôt des difficultés économiques actuelles. «Montréal, particulièrement, est en plein déclin.»

M. Ollivier n'en demeure pas moins résolument optimiste. «Le Québec a fait montre de sa maturité démocratique au référendum. Le débat public est ici tellement important, contrairement à l'Irlande, au Burundi ou au Salvador. Certaines sociétés cherchent la violence, d'autres, le consensus.»

Interrogé sur l'influence qu'aura eu le Québec, par rapport à Haïti, sur son œuvre, M. Ollivier tient à corriger le tir. «On a toujours dit que mon œuvre est entièrement tournée vers mon pays d'origine. C'est faux. Elle est tournée vers l'universalité.»

Passages traitait de l'émigration, son dernier roman, *Les Urnes scellées*, de l'impossible retour au pays d'origine. «Je suis surtout préoccupé par la vraisemblance.»

Pour le reste, M. Ollivier lit les auteurs contemporains, québécois ou autres. «*Agonie*, de Jacques Brault, est l'un des plus beaux textes qu'il m'ait été donné de lire.»

D'un côté du spectre, Nadia Khouri, auteure de *Qui a peur de Mordecai Richler*. Fédéraliste avouée, professeur de philosophie. De l'autre côté du «ring», Claude Corbo, ex-recteur de l'Université du Québec à Montréal.

«L'autre Lettre fraternelle, raisonnée et urgente à mes concitoyens immigrants». Tous les deux aussi capables d'animer un débat comme peu de gens!

«Certaines personnes critiquent sans doute très fortement mon texte, admet M. Corbo. Pourtant, il se veut un effort de réflexion, d'analyse, et ne relève pas du tout du pamphlet: il n'y a là-dedans ni discours politique, ni partisannerie.»

L'auteur revient d'abord brièvement sur le discours du 30 octobre qui a mis le feu aux poudres pour ensuite poursuivre avec une longue leçon d'histoire canadienne et québécoise. Le fil conducteur: prouver comment les agissements du fédéral et des anglophones ont amené les Québécois à rêver d'un pays. «J'ai tenté d'expliquer, admet Corbo, pourquoi la crise constitutionnelle perdure et j'ai essayé de rassurer les immigrants. Le Québec a une longue tradition de respect des droits de la personne et les immigrants doivent savoir qu'un changement constitutionnel n'équivaudrait pas à un degré moindre de sécurité, de liberté ou de prospérité.»

M. Corbo se sent bien placé pour écrire cette lettre aux immigrants. «Je suis moi-même le résultat d'un long processus d'intégration qui s'est étendu sur trois générations. Je suis né à Montréal et je me définis comme Québécois mais mes origines italiennes sont encore très présentes.»

Cette Lettre, premier titre de Lanctôt éditeur, pose cependant un problème d'importance. On comprend vite qu'elle est destinée à tous ces Québécois nés ailleurs, sans autre adresse plus spécifique. Cependant, n'est-ce pas insultant pour un «immigrant» de se faire servir un cours d'histoire comme on en proposerait à un élève de secondaire V? Comme s'il ne savait rien de la Conquête, du Lac Meech? Pourquoi préjuger que cet «immigrant» ne sait rien de tout ça alors qu'il habite ici depuis un an, dix ans ou trente ans et qu'il a peut-être vécu de grands bouts de cette histoire?

«Je n'ai pas voulu faire de sermon», jure M. Corbo.

«Malade de ses élites» Les propos de Nadia Khouri sont tout autres. «La société québécoise est surtout malade de ses élites, de ces mille personnes, environ, qui prennent toujours la parole et dont les propos sont repris dans les médias.»

En fait, Mme Khouri tient à faire la distinction entre ceux qu'elle appelle les courtiers de l'idéologie nationaliste, dont les propos sont à son avis fréquemment racistes, et les gens ordinaires. «Le problème vient du discours hégémonique qui se substitue à la société entière et qui en donne une image raciste.»

Mme Khouri soutient qu'il y a bel et bien malaise dans la société québécoise. «Le discours de Parizeau n'a été qu'une minute de vérité. L'accélération d'une division dans la société a commencé bien avant cela, quand on a mis en branle une industrie de l'identité et forcé les gens à choisir.»

Elle déplore aussi que trop souvent, les médias taisent les voix discordantes par une sélection de l'opinion.

«Pourtant, vous avez fait l'objet de très nombreux articles, non? «Oui, avoue-t-elle. J'ai vraiment eu une bonne couverture.»

L. L.
LETTRE FRATERNELLE, RAISONNÉE ET URGENTE À MES CONCITOYENS IMMIGRANTS
Claude Corbo, Lanctôt éditeur, Montréal, 1996, 136 pages
QUI A PEUR DE MORDECAI RICHLER?
Nadia Khouri, Éditions Balzac, 1995, 159 pages



Nadia Khouri

Vous sentez-vous chez vous ici?

Julian Samuel, auteur de *Passage à Lahore et de The Raft of the Medusa. Né au Pakistan, immigré au Québec il y a dix-sept ans.*



Julian Samuel

«Je suis convaincu que dans la société québécoise, il n'y a pas de place pour nous, francophones non blancs. Les subventions vont toutes à Robert Lepage et nous ramassons les miettes. Certains jours de prix littéraires sont par ailleurs encore composés uniquement de francophones blancs, ce qui n'est plus admissible à Toronto.»

«Je suis en contact avec des Maghrébins ou autres Arabes mais pas avec la tribu québécoise. Mais je reste à Montréal car j'y ai plein de contacts internationaux.»

«Oui, je fais partie d'une communauté culturelle, au même titre que les Québécois de souche.»

«Si le Québec ne change pas son attitude, d'autres intellectuels comme Mordecai Richler continueront de lui faire mauvaise presse à l'étranger.»

Sergio Kokis, auteur de *Negao et Doralice et du Pavillon des miroirs. Brésilien d'origine, au Québec depuis 1969. Prépare un roman dont le personnage principal a cru toute sa vie, à tort, qu'il était malheureux dans son pays d'adoption.*



Sergio Kokis

«J'ai été reçu au Québec comme un fils. Les gens sont évidemment curieux: «D'où venez vous?», me demande-t-on encore. Je ne m'en offusque pas, j'y vois plutôt une façon de s'approcher de moi. J'ai vécu un

peu partout dans le monde et nulle part n'ai-je senti une porte aussi grande ouverte.

«Le Québec m'a apporté une telle paix que lorsqu'est venu le moment d'écrire, c'est en français que les mots me venaient, même si la majorité des livres de ma bibliothèque sont en allemand et en anglais.»

«Le nationalisme, par contre, ne me touche pas. Mon père était allemand et même au Brésil, je ne me suis jamais senti un grand attachement à un pays, à une culture. Ici, je ne participe donc pas au débat et je trouve que ce n'est pas de mes affaires.»

«Mais ces allusions de racisme qui tombent sur sa tête ces temps-ci, le Québec ne les mérite pas!»

Mona Latif-Ghattas, romancière et poète, a signé cette année *Les Lunes de miel. Née en Égypte, arrivée ici en 1966.*



Mona Latif-Ghattas

«En Égypte, je n'aurais pas pu écrire ce que j'écris ici à cause des codes sociaux, politiques et religieux.»

«Quand on arrive ici, notre nouveau pays entre en nous tranquillement. Mes premiers ouvrages avaient un souffle oriental, mais maintenant, je peux parler du Québec, que je connais bien.»

«Les propos sur le «vote ethnique» ont ravi chez les immigrants une ancienne blessure et des souvenirs de révolution. Ça m'a beaucoup atteint parce que je participe beaucoup à la société québécoise et je ne peux concevoir d'en être rejeté.»

«Peut-être nos enfants arriveront-ils à comprendre le nationalisme qui nous fait mal à nous, immigrants de la première génération.»

Louise Leduc

MALAISE

SUITE DE LA PAGE D 1

lorsqu'il utilisait les expressions «néo-Québécois» ou «personne-issu-d'une-communauté-ethnique». «Pour plusieurs des artistes rencontrés, toutes ces dénominations sont également offensantes. Après dix, vingt ou trente ans au Québec, ils se disent Montréalais, citoyens du monde. Ils disent: «Je suis», tout simplement!»

Bien intégrés, assurément. Assimilés, jamais. C'est ce que l'on retient d'*Artistes immigrants, société québécoise*. Des témoignages feront sursauter certains Québécois «de souche», en enragent d'autres. Certes, insiste M. Aguirre, l'ouvrage est modeste. Modeste, mais combien rare, utile à une meilleure compréhension de l'autre et entièrement tourné vers l'écoute plutôt que sur le jugement ou l'analyse à tout prix.

ARTISTES IMMIGRANTS, SOCIÉTÉ QUÉBÉCOISE, UN BATEAU SUR LE FLEUVE
Juan C. Aguirre, Cidilca, Montréal 1995, 186 pages

LIBER

Lionel Carmant
LE MÉTIER D'ENSEIGNANT

Un témoignage à la fois mesuré (dans sa forme) et généreux (dans son esprit) où l'amour que l'auteur nourrit pour un métier qu'il pratique depuis trente ans perce à toutes les lignes.

Lionel Carmant

LE MÉTIER D'ENSEIGNANT

140 pages, 14 dollars

Libér

LOUISE SIMARD

LE MÉDAILLON DÉROBÉ

336 p., 19,95 \$

LOUISE SIMARD

LE MÉDAILLON DÉROBÉ

Le médaillon dérobé, l'histoire d'une ascension et d'une passion à l'époque où le quotidien *La Presse* s'impose et que se vivent les grands moments de l'École littéraire de Montréal, là où Émile Nelligan connut ses heures de gloire avant de sombrer dans la folie...

XYZ éditeur

XYZ éditeur 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
L'abc de la littérature Téléphone: 525.21.70 • Télécopieur: 525.75.37

vlb éditeur

PIERRE GRAVELINE

Un appel au peuple québécois à assumer son indépendance, à refuser le néo-libéralisme et à préparer une nouvelle révolution tranquille.

Une planète nommée Québec chroniques 346 pages 29,95\$

ROBERT DÔLE

Un essai remarquable sur les vestiges du puritanisme dans la mentalité américaine. Un pavé dans la mare des mythes fondateurs de notre voisin impérial.

Le cauchemar américain essai 144 pages 15,95\$

Une planète nommée Québec Chroniques et nouvelles 346 pages 29,95\$

Le cauchemar américain Essai sur les vestiges du puritanisme dans la mentalité américaine 144 pages 15,95\$

LIBRAIRIE HERMÈS

Depuis 1976

de 9h à 22h
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest
Outremont, Montréal
tél.: 274-5669 téléc.: 274-5660

LIVRES

LE FEUILLETON

Rousseau qui fut musicien

La publication des écrits sur la musique de Rousseau dans La Pléiade constitue l'achèvement d'une laborieuse odyssee

ŒUVRES COMPLÈTES - TOME 5
Jean-Jacques Rousseau, La Pléiade, Gallimard, Paris, 1995, 1928 pages

CLAUDE DAUPHIN
COLLABORATION SPÉCIALE

On l'oublie souvent, mais avant de se lancer dans la philosophie et dans la littérature, Jean-Jacques Rousseau était musicien. Cette dimension de son activité professionnelle est la plupart du temps négligée parce que mesurée à l'aune du compositeur mineur qu'il était. Outre le compositeur plus ou moins heureux d'opéras, de motets et de romances, Rousseau a été un théoricien et un historien de la musique de première importance. C'est à ce double titre que Diderot et d'Alembert lui avaient confié, en 1749, la rédaction des articles de musique de leur grande *Encyclopédie*. Professionnel et minutieux en dépit du jugement sévère qu'il s'adresse, le musico-graphe attiré du grand œuvre vante, dans *Les Confessions*, la ponctualité dont il a eu à faire preuve: «Diderot [...] me proposa la partie de la musique que j'acceptai et que j'exécutai très à la hâte et très mal dans les trois mois qu'il m'avait donnés comme à tous les autres auteurs qui devoient concourir à cette entreprise: mais je fus le seul qui fut prêt au terme prescrit» (O. C. La Pléiade, I, 348).

Or, cette insatisfaction s'est révélée créatrice. Lorsqu'en 1751 paraît le premier tome de l'*Encyclopédie*, avec 19 de ses articles sur la musique dont il n'avait pas eu la chance de corriger les épreuves, Rousseau entreprend immédiatement de les réviser et de les augmenter. Il décide alors de donner un dictionnaire terminologique de la musique où se conjuguaient les questions techniques et esthétiques, pratiques et spéculatives. Il en poursuivra l'élaboration jusqu'en décembre 1764, date à laquelle il envoie le manuscrit du *Dictionnaire de musique* à l'éditeur parisien Duchesne, en échange d'une substantielle rente viagère. «Aucune œuvre de Rousseau n'a requis, pour être menée à terme, un laps de temps comparable», précise Jean-Jacques Figeldinger dans son introduction au *Dictionnaire de musique*.

Un ouvrage capital

Malgré sa précocité dans l'histoire de la lexicographie musicale de langue française, le *Dictionnaire* de Rousseau demeure un ouvrage capital pour les musicologues d'aujourd'hui. On s'y réfère tout particulièrement en ces temps épris d'authenticité dans la réinterprétation des œuvres musicales baroques. Sonates et symphonies n'avaient pas en 1750 la signification que leur a assignée l'expérience classique viennoise après le règne des Haydn, Mozart et Beethoven, de 1770 à 1827. Chopin et Mendelssohn n'avaient pas encore stylisé la barcarolle lorsque Rousseau la repère au long de la lagune vénitienne et la dépeint d'un coup de crayon anticipateur du rapport d'ethnomusicologie. Dans ces années de rédaction du *Dictionnaire*, Bach est pratiquement inconnu en dehors des cours allemands alors que Haendel domine sur Londres. Si l'on se prend à regretter l'absence totale de référence à ces géants du baroque finissant dans l'ouvrage de Rousseau, c'est par anachronisme. Néanmoins, l'auteur du *Dictionnaire* accorde le plus grand intérêt à leur modernisme émule, Johann Adolf Hasse, dont notre époque redécouvre la magnificence de la musique sacrée. Il illustre aux yeux de Rousseau, et c'est tout à fait juste si l'on se reporte aux conditions des communications à l'époque, la quintessence de l'esthétique allemande. Aux articles «Compositeur», «Orchestre» et «Style», Hasse et Heinrich Graun voisinent avec les idoles italiennes de Rousseau.

Dans la foulée du débat sur les esthétiques italienne et française, Rousseau entreprend de rationaliser, dans le *Dictionnaire*, les caractéristiques des deux musiques. Il espère ainsi démontrer, une fois pour toutes, les fondements de la musicalité italienne et de la musicalité française. Galuppi, Pergolèse, Vinci, Leo, Jommelli, tous compositeurs qu'il vénère, sont appelés à la rescousse pour faire obstacle à Royer et à Rameau qui commandent la scène musicale française. Ces Italiens longtemps négligés, sont, là encore, des compositeurs dont l'intérêt refait surface aujourd'hui. C'est à leur style fait de lignes mélodiques soutenues par des piliers homophoniques que s'est frotté Mozart pour former le sien.

Aussi reconnaît-on à Rousseau une remarquable intuition esthétique pour avoir, avant tout autre, pressenti le déferlement du *Sturm und Drang* annonciateur de la première révolution musicale viennoise. Dans le même sens, on lui concède d'avoir, par son culte du sentiment et par son influence sur Gluck, provoqué l'éclatement de l'*Empfindsamkeit*, mouvement esthétique précurseur du romantisme allemand. Le paradoxe génial de Rousseau a consisté en une oscillation elliptique entre la recherche des origines lointaines et la projection vers un futur imaginable. Cette révélation s'est opérée au détriment d'une histoire qui lui semblait trop récente et trop immé-



PHOTO INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY

Jean-Jacques Rousseau

diante pour ne pas générer l'inertie. Au mois de mai 1995, Gallimard publiait le tome V des *Œuvres complètes* de Jean-Jacques Rousseau dans la collection La Pléiade. L'ouvrage comporte les écrits de Rousseau sur la musique, deux textes sur le théâtre, la *Lettre à d'Alembert* et *De l'imitation théâtrale*. Quelques essais historiques et scientifiques s'y trouvent également. Mais ce sont les écrits musicologiques, et tout particulièrement le volumineux *Dictionnaire de musique* de Rousseau, qui constituent le point de mire de cette remarquable édition.

Un travail d'envergure

Les textes ont été établis, introduits et annotés par des musicologues et littéraires, suisses à deux ou trois exceptions près. Les noms de Bernard Gagnebin, Jean Starobinski, Samuel Baud-Bovy et Jean-Jacques Eigeldinger s'imposent par leur réputation, certes, amis plus encore par l'envergure de leur travail. Celui d'Olivier Pot révèle un chercheur de fond qui a assuré l'établissement et l'annotation de six des 19 textes du recueil, y compris de l'explosive *Lettre sur la musique française*.

Le *Dictionnaire de musique* illustre bien cette philosophie de l'histoire du goût et de l'esthétique. On trouve en effet dans les articles «Canon», «Fugue», «Imitation» et «Sonate» un rejet systématique des grandes formes baroques, la fugue particulièrement. Le procédé contrapuntique d'imitation thématique y est dénigré en faveur des répliques motiviques, jugées moins scolastiques, plus expressives et plus fantasistes. Rousseau se détourne des rougeolements crépusculaires du baroque pour laisser s'épancher en lui l'aube encore incertaine du classicisme.

Côté pervers toutefois: le militantisme outre-cidant de Rousseau en faveur de la musique italienne et ses propos outranciers à l'égard de la musique française ont valu à ces écrits la désapprobation radicale de la musicologie française. Même la parution du dernier volume de La Pléiade a été accueillie avec ironie par la presse musicale parisienne. «Ecrivains connaisseurs de la musique, Rousseau: une fessée pour délit d'ignorance», titrait *Le Figaro littéraire* du 13 juillet 1995 sous la plume de Marcel Schneider. A l'opposé, la presse helvétique a salué le travail monumental des chercheurs de l'université de Genève et présenté avec sérieux la «vocation de musicien de Rousseau» (*Journal de Genève* et *Gazette de Lausanne*, 24 et 25 juin 1995).

Mauvaise foi d'un côté, chauvinisme complaisant de l'autre? Peut-on risquer une explication structurelle de ces positions contradictoires? Il règne, semble-t-il, un état d'incompatibilité entre les sensations musicales de Rousseau relatives au langage, enracinées dans l'intériorité, orientées vers l'audition, et la conception française de la musique, oratoire, naturaliste et picturale. De là l'insoluble conflit qui oppose la philosophie musicale de Rousseau aux pratiques des musiciens français, alors qu'elle se reconnaît des affinités avec les esthétiques italo-germaniques.

L'auteur est musicologue et professeur au département de musique de l'Université du Québec à Montréal. Il a publié un Rousseau musicien des Lumières (Montréal, Courteau, 1992) et collabore au *Dictionnaire de Rousseau* à paraître chez Champion-Slatkine (Paris-Genève) en 1996. En coopération avec une équipe de musicologues de l'université Lumière-Lyon 2, il prépare une édition musicologique, critique et comparée du *Dictionnaire de musique* et des articles de musique de Rousseau dans l'*Encyclopédie*.

LETTRES FRANCOPHONES

Une paix rêvée

UNE PAIX À VIVRE
Rachid Mimouni, Editions Stock
Paris, 1995, 255 pages

NAÏM KATTAN

En février 1995, Rachid Mimouni est mort. Il avait 50 ans. Auteur de plusieurs romans, il s'en est pris, quelques années avant sa mort, à l'intégrisme qui ravageait son pays, l'Algérie.

Dans ses romans, Mimouni évoque la société née d'un nationalisme triomphant, appelant de toute la force de sa parole à une véritable libération de son peuple.

Une paix à vivre est une chronique des premières années de l'Algérie indépendante. C'est aussi l'histoire d'un adolescent, Djarbi, qui, après avoir perdu ses sœurs et ses parents dans des circonstances dramatiques, est admis à l'École normale de la capitale. Silencieux sans être taciturne, il s'intègre à la vie de ses compagnons de l'internat et, dans son initiation à la réalité humaine qui l'entoure, il se révèle à lui-même et aux autres.

Roman d'apprentissage, Mimouni évoque dans ce livre, son dernier, une Algérie naissante à laquelle certains Français ne parvenaient pas à faire leurs définitifs adieux, cherchant à servir un peuple qu'ils aimaient sans jamais en faire partie.

L'auteur dresse des portraits inoubliables de certains de ses professeurs. Celui, par exemple, d'une institutrice austère, à cheval sur la discipline. Quoique fille de militaire, elle aide les militants du FLN pourchassés par les Français. Il y a aussi le psychiatre qui devient le directeur de l'école. Ferme adepte du pouvoir de l'éducation, il cherchait à faire sa part dans la formation d'une élite de futurs dirigeants.

Dans ce livre de souvenirs dont les chapitres peuvent être détachés pour constituer un ensemble de nouvelles, Mimouni nous raconte la savoureuse histoire du professeur de musique qui échoue dans cette école à la suite d'une merveilleuse aventure qui se termine en drame. Voici un berger qui joue de la flûte. De passage dans sa campagne, un missionnaire français l'écoute par hasard. Ebloui, il convainc son père de lui permettre de prendre, en ville, des leçons de piano. Remarquable talent qu'une Parisienne accueille et présente dans son salon comme une curiosité. L'effet de l'exotisme épuisé, le berger-pianiste est laissé à lui-même et n'a d'autre choix que de rentrer chez lui. Là, personne n'a entendu parler de lui. Il a beau exhiber les articles des journaux de Londres et de Paris, rien n'y fait. Le directeur de l'École normale l'engage et il affronte alors quotidiennement le mépris des étudiants qui préfèrent la musique populaire de leur pays à tous les classiques.

Chaque instituteur a son histoire. Celle du professeur de mathématiques est terriblement cruelle. Distract, mal habillé, dès la fin des cours, il se précipite pour retrouver sa petite villa où règne un perpétuel silence. Conscients de l'importance des mathématiques, deux étudiants veulent se débarrasser de lui. Un jour, à la sortie des classes, ils le suivent. Il se rend jusqu'aux bas-fonds de la ville où, dans un humble café, il s'attable devant une bouteille de vin. Le lendemain, alors qu'il se trouvait encore à l'école, les deux gamins s'introduisent dans sa villa et découvrent sa femme. Immo-

bilisé par la paralysie, elle leur raconte son drame. Victime d'un accident de voiture où leur unique fille a trouvé la mort, son mari qui, éméché, conduisait le véhicule vit désormais dans une culpabilité dont il cherche à payer le prix en se dévouant à sa femme malade.

Nous assistons, dans ce livre, à la disparition d'un monde. Un autre se dégage dans les affres d'une difficile naissance. Mimouni dessine les figures des hommes et des femmes de la transition. En ces années, tous les espoirs étaient encore permis... Des adolescents, incapables de faire leur entrée dans cette société et s'aperçoivent brutalement de la lourde présence du pouvoir et de sa cruauté. A l'intérieur de l'école d'abord. Et puis, quand, innocemment, ils organisent une manifestation, ils sont réduits au silence par les représentants du nouveau pouvoir. La police les pourchasse et certains parmi eux passent une nuit derrière les barreaux. On finit par les relâcher en leur conseillant de ne s'occuper que de leurs études et de ne plus se mêler de politique. Et voici la nouvelle génération prévenue.

Dans *Une paix à vivre*, Mimouni procède à un retour à son enfance mais aussi aux débuts de l'Algérie actuelle. On le sent nostalgique d'une ère révolue où, déjà, on pouvait lire les inscriptions des prolégomènes de futures violences.

Le héros de ce roman, Djarbi, est atteint de leucémie. Et alors qu'une jeune fille entrouvre pour lui les portes de l'amour, il apprend qu'il est condamné, qu'il ne lui reste que quelques mois à vivre. Le livre se termine par ces mots:

«Il comprit aussi qu'il allait pleinement vivre le temps qui lui restait, qu'il saurait jouir de chaque instant, de chaque minute qui passe et que cela valait bien toute une vie. Il se laissa gagner par le grand vide qui envahissait son cœur, fit le silence en lui et, lentement, il s'ouvrit à l'inconscience du monde. Pour la première fois enfin, il se sentit pleinement heureux, à l'abri de toute atteinte du monde ou du sort.»

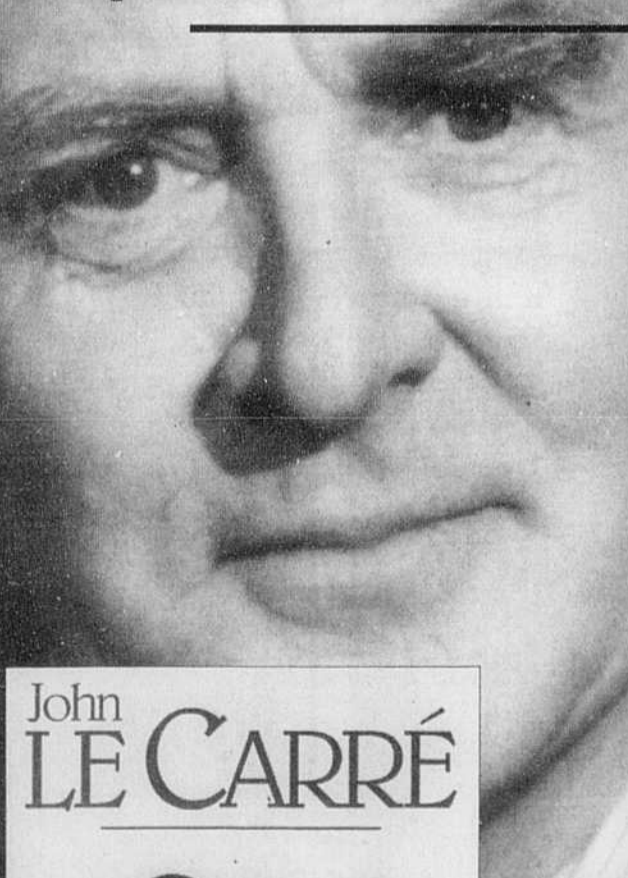
Je me demande si Mimouni, cet homme doux qui, avant sa mort prématurée, fugitif des intégristes, a dû se cacher, n'a pas inscrit ces mots comme son propre testament.



PHOTO ARCHIVES

De jeunes musulmanes participent à la marche de l'indépendance à Alger, le 3 juillet 1962, au lendemain de la déclaration du président français.

John LE CARRÉ



«Tout dans *Notre jeu* concourt à montrer notre plus grand auteur de romans d'espionnage en pleine forme.»

Newsweek

«*Notre jeu* est un livre romantique. À la manière de Walter Scott, le Carré nous entraîne dans des paysages d'une beauté à couper le souffle.»

Der Spiegel

«John le Carré nous satisfait pleinement avec *Notre jeu*. Cet extraordinaire roman politique prévoit avec une surprenante intuition la crise de la Tchétchénie et des autres nations du Caucase.»

La Repubblica

«*Notre jeu*, c'est passionné, c'est brillant, c'est désabusé. C'est le meilleur le Carré depuis *Un pur espion*.»

Trufo Misto, Le Devoir

«Avec *Notre jeu*, l'écrivain britannique retrouve la veine de ses anciens chefs-d'œuvre.»

Le Nouvel Observateur

John LE CARRÉ



NOTRE JEU

roman
Seuil

365 pages, 29,95 \$

Les Éditions du Seuil

Rencontres **RENAUD-BRAY**

Venez écouter

FRANCINE D'AMOUR
et
MONIQUE PROULX

lire des extraits de leurs récentes œuvres parues aux Éditions du Boréal

LE DIMANCHE 17 MARS À 14h à la librairie **RENAUD-BRAY**

5117, avenue du Parc • Téléphone: (514) 276-7651

LIVRES

Didier Decoin: écrivain du grand large

Le dernier roman de Didier Decoin aurait pu se passer aux îles de la Madeleine et, pour le prochain, l'écrivain profite de sa visite au Salon du livre de Trois-Rivières pour opérer le travail de repérage.

CHRISTIAN RIOUX
CORRESPONDANT DU DEVOIR À PARIS

Sarah McNeill aurait pu naître aux îles de la Madeleine. La jeune héroïne de *La Promeneuse d'oiseaux*, le dernier roman de Didier Decoin, aurait alors grandi sur l'île d'Entrée, ce caillou lisse perdu dans le golfe du Saint-Laurent où s'accrochent une poignée de descendants de Britanniques. «C'est vrai, reconnaît l'écrivain. D'autant plus que j'ai fait, il y a quatre ans, l'un des plus beaux voyages de ma vie sur le bateau qui relie Montréal à Cap-aux-Meules. Les îles de la Madeleine, c'est un endroit où je vivrais sans hésitation!»

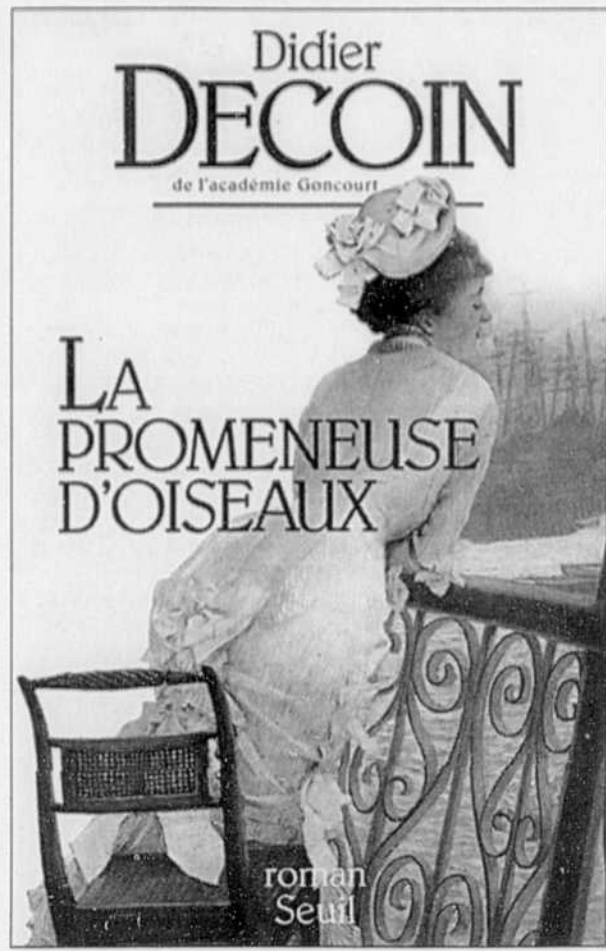
Au lieu de cela, Sarah s'est échouée sur la plus septentrionale des îles anglo-normandes: Alderney, à 40 kilomètres des côtes de France. Depuis longtemps, Didier Decoin rêvait de peindre ce rocher aride qu'il contemple depuis 17 ans de sa petite maison de pêcheur du cap de la Hague, près de Cherbourg.

Pendant des mois, il a cherché une histoire qui pourrait s'y dérouler. Jusqu'à ce qu'il tombe sur celle, véritable, de lady Franklin qui, en un quart de siècle, lança 52 expéditions pour retrouver les restes de son époux disparu au cours d'une mission polaire.

«Je me suis demandé comment réagirait un personnage de roman comme Sarah à cette histoire d'amour absolu.» Il n'en fallait pas plus pour qu'une paysanne née sur une terre où ne poussent que des bouses de vaches découvre l'amour dans les bras de Gaudion, un maraîcher breton aux mains aussi larges que Didier Decoin. Sarah cherchera ensuite sa trace des docks de Londres aux prisons de Pont-l'Évêque.

Écrit au siècle dernier, le roman de Didier Decoin aurait nourri les feuilletons de la grande presse populaire. Nul doute que les lecteurs se seraient passionnés pour cette diabolique de femme qui devient assistante d'un taxidermiste londonien, rencontre Oscar Wilde, monte clandestinement sur les bateaux, assiste aux premiers bains de mer en Normandie et voit, à sa façon, basculer le siècle.

Disons-le tout de suite, avec ses héros courageux, simples et fidèles, Didier Decoin est une exception dans le paysage littéraire français. Plutôt que de pleurer sur la noirceur de l'âme humaine et d'en gratter les recoins, il ne cesse de s'émerveiller de ses ressources qu'il évoque avec lyrisme. «Aujourd'hui, les gens sont très moroses et



n'osent pas aller au bout de leurs rêves, comme des enfants qui ont trop de jouets et ne savent plus quoi faire. [...] Quant aux écrivains français, ils préfèrent se regarder le nombril.»

Grand gaillard au physique de marin, Didier Decoin a beau se peindre en Robinson, il n'est pourtant pas du genre à s'exiler au milieu de nulle part. Loin des brumes normandes, ses journées s'égrènent entre son bureau de l'opulente avenue Montaigne et le restaurant Laroche où défille le *jet-set* de la télévision et des ambassades. Auteur de 26 romans, secrétaire de l'Académie Goncourt (et lauréat du prix en 1977), il a dirigé la production des fictions de la télévision d'État française, dont le feuilleton franco-canadien *Jalna*. Toujours conseiller du président de France Télévision, il fut reçu en septembre à l'Élysée parmi un groupe d'écrivains triés sur le volet. Decoin fait donc partie de ces auteurs que les jeunes auteurs de la télévision rêvent de croiser sur leur chemin.

On ne le dirait pas en découvrant les bateaux miniatures et le coffre de pirate qui encombrant son bureau. Au mur, la peinture d'un navire rappelle son roman à succès, *La Femme de chambre du Titanic* (Points Roman). C'est encore au bord de la mer, en Belgique, qu'il tournera cet été son premier film pour le cinéma (il a réalisé deux téléfilms et des documentaires). Il s'agit de l'adaptation de *Docile*, un roman qui met en scène une jeune institutrice qui est aussi prostituée. Sophie Marceau a boudé le scénario. Didier Decoin cherche donc une débutante pour tenir le rôle-titre.

Mais il se défend d'écrire en pensant au cinéma ou à la télévision. «Quand on écrit pour la télévision, on ne promène pas ses personnages dans les docks de Londres. Il y a 18 ans, on m'avait mis en garde: "N'écris pas pour le cinéma. Surtout pas pour la télévision!" Heureusement, aujourd'hui, beaucoup d'écrivains, comme Michel Tournier et Patrick Modiano, ont dépassé ces préjugés et acceptent de travailler à la télévision.»

C'est encore au large, à Saint-Pierre-et-Miquelon, que se déroulera son prochain livre. Didier Decoin y met en scène une Québécoise et une Française, Jehanne et Marion, qui recueillent une oie sauvage qu'elles soigneront et mèneront jusqu'à Trois-Rivières et Montréal. Au menu: écume, embruns et bourrasques à profusion.

L'invitation du Salon du livre de Trois-Rivières, qui amène Didier Decoin à Québec, ne pouvait donc mieux tomber. Il profitera de deux jours à Montréal pour faire la tournée des boîtes de nuit et des hôtels, puisque ses héroïnes termineront leur course contre la mort par une tournée des grands ducs dans la métropole. Qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour la littérature!

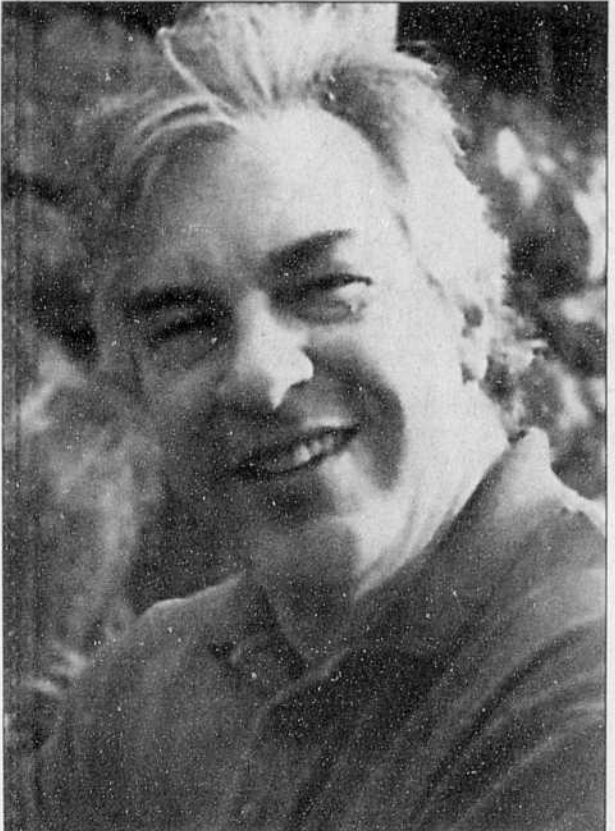


PHOTO CHANTAL PROUST

Didier Decoin

Deux voix étrangères

POÉSIE

MON PIANO BLEU
(POÉSIE COMPLÈTE, TOME I)
Else Lasker-Schüler, traduit de l'allemand par Jean-Yves Masson et Annick Yaiche, Fourbis (Collection S11), Paris, 1995, 382 pages

LE PREMIER REGARD
ALAIN SUIED
Arfuyen, Le Noroit, Paris, Montréal, 1995, 80 pages

DAVID CANTIN

Chronique consacrée habituellement aux œuvres québécoises, il est plutôt rare d'y voir aborder la poésie étrangère. Pourtant, je ne pouvais passer sous silence deux parutions exceptionnelles! D'abord, la première grande traduction, en langue française, d'un texte de l'une des plus importantes poétesses allemandes de ce siècle: *Mon piano bleu* d'Else Lasker-Schüler, chez Fourbis. Confrontations du poétique et du philosophique. Aussi, *Le Premier Regard* d'Alain Suiéd, qui témoigne d'un des parcours les plus intéressants de la littérature française actuelle (en coédition Arfuyen-Le Noroit).

Moins connue des lecteurs francophones que Gottfried Benn ou Georg Trakl, Else Lasker-Schüler demeure toutefois l'une des figures marquantes de l'expressionnisme allemand des années 20. Son existence constamment bouleversée par de nombreux exils, de la Suisse à Jérusalem, oscille entre la détresse et la grâce. Titre de son ultime recueil, *Mon piano bleu* reprend des poèmes de la dernière période de cet œuvre monumental. Lectrice assidue des vers de Novalis, de la Bible et de la Kabbale, Else Lasker-Schüler retranscrit une voix intérieure dépourvue qui trouve son origine dans l'intuition visionnaire.

D'une grande limpidité, cette poésie, issue d'un chant très pur, donne naissance à une véritable célébration de l'enigme que suggère l'amour comme la mort: «J'ai chez moi un piano bleu. / Pourtant je ne sais pas les notes. / Il est dans l'ombre de la porte, à la cave. / Depuis que le monde est devenu abject. / Quatre mains d'étoiles jouent dessus / — la femme de la lune dans sa barque chantait — / Et les rats dansent à présent sur ce bruit de ferraille. / Le clavier est fracassé... / Et je pleure la Morte bleue. / Ouvrez, ouvrez-moi, mes beaux anges. / — Car j'ai mangé d'un pain amer — / De mon vivant la porte du ciel — / Même si cela vous est interdit. / D'une surprenante richesse, cette quête spirituelle dévoile un réseau d'images où l'on passe de l'émerveillement le plus simple aux mystères symboliques issus de la confluence des traditions religieuses. Près de l'uni-

vers onirique des toiles de Marc Chagall, la diversité ponctue ce livre qui renferme plusieurs portraits fantaisistes d'amis célèbres côtoyant la beauté angoissante que génère un Berlin-Babel mythique. Cette voix éclatante, n'ayant pas complètement délaissé l'emphase du romantisme, est d'ailleurs très bien rendue dans une traduction sentie de Jean-Yves Masson et Annick Yaiche. Représentant les mots de Karl Kraus, je considère la parole d'Else Lasker-Schüler comme «la plus forte et la plus égarée des apparitions lyriques de l'Allemagne moderne».

Traducteur remarquable de John Thomas, William Blake et Dylan Keats, Alain Suiéd s'engage parallèlement dans une œuvre créatrice personnelle qui vise à unifier l'expression poétique et l'intuition philosophique. Proche, en ce sens, des démarches respectives de Roger Munier ou de Michel Camus, *Le Premier Regard* propose une habitation poétique du monde, à partir de structures telles que l'anaphore ou le paradoxe. À travers son expansion, qui détermine les souvenirs provoqués par les premiers instants de la naissance perceptive: «Les yeux sans vision / l'appel sans parole / du nouveau-né / rencontrent le monde / dans le premier regard. / Souviens-toi / et l'enigme se défile. / Dans la demeure d'un seul sourire / tu habites l'inspéré.» Cette suite, composée de 37 poèmes, affirme l'éternel retour du temps contenu dans «l'espace sans contours de l'origine», où se retrouve l'évanescence des choses. Ainsi, Suiéd puise dans la mémoire sensible de l'être, pour rendre un état de conscience qui cherche à unifier les étapes décisives de la vie humaine, dans la dernière partie intitulée «L'enjeu du poème», il mentionne d'ailleurs que «le poème doit tenter d'approcher le lieu insaisissable, in-formulable, le moment sans objet où la vérité détournée par le langage revient par la distance même qui nous en sépare». Je crois que *Le Premier Regard* réussit à tenir ce pari de manière admirable.

D'une grande limpidité, la poésie d'Else Lasker-Schüler donne naissance à une véritable célébration de l'enigme que suggère l'amour comme la mort



COLLECTION DU MUSÉE D'ART MODERNE
La poésie de Else Lasker-Schüler s'apparente à l'univers onirique des toiles de Marc Chagall. Ci-haut, *Les Fiancés de la tour Eiffel*, 1938-39.

VITRINE DU LIVRE PRATIQUE

OBSEDÉE DE LA PERFECTION
Marion Woodman
Traduit de l'anglais par Solange Boissonneault et Geoffrey Vitale
La Pleine Lune
Québec, 1996
258 pages

Après *La Vierge enceinte* et *Obésité, anorexie nerveuse et féminité refoulée*, l'auteur, une analyste jungienne de réputation internationale, pousse encore plus avant son étude du comportement de la femme moderne en nous présentant ce nouvel essai tout aussi fascinant que les premiers. Parcourant la littérature, la mythologie et les religions, s'appuyant sur des études de cas et l'analyse des rêves de ses patientes, Marion Woodman arrive à la conclusion que si beaucoup d'entre nous, hommes et femmes, sommes victimes de quelque comportement compulsif, cela vient du fait que notre culture patriarcale met l'accent sur la spécialisation et sur la perfection, ce qui nous fait oublier notre caractère humain. Un livre riche de réflexions, un livre qui aide à avancer.



LA TRAVERSÉE DU MIROIR
Denise Roussel
Éditions de Mortagne
Québec, quatrième trimestre 1995
270 pages

Cet ouvrage est le premier d'une trilogie sur le tarot transpersonnel. Il se définit comme un outil d'autonomie dans la compréhension de soi, des autres, de notre environnement et de notre place dans l'univers, avec nos dons et nos talents uniques. Ce «tarot psychologique» se présente comme un jeu visant à faciliter la compréhension à soi-même et l'échange avec les autres, et, par conséquent, à voir un peu plus clair dans sa vie.



MÉLATONINE
Dr Russel Reiter
Jo Robinson
Traduit de l'anglais par Françoise Fauchet
First, Paris, 1995
361 pages

La mélatonine, tout le monde en parle... souvent à tort et à travers. Une hormone exceptionnelle qui prolongerait la vie? Faux miracle ou vraie révolution? Le Dr Reiter, professeur de neuro-endocrinologie à l'université du Texas Health Sciences Center, pionnier de la mélatonine, donne ici des réponses de première main aux questions que tous et chacun se posent concernant cette prétendue pilule de Jouvence. Cet ouvrage de références a le mérite, non négligeable, de définir clairement les limites de la mélatonine tout en démontrant ses avantages.

LE GRAND LIVRE DES TESTS DE CULTURE GÉNÉRALE
Paul Désalmand
Michel Dansand
Pascale Marson
Marabout, Belgique, 1995
848 pages

Pour les moins de 12 ans comme pour les champions, cet ouvrage présente 150 tests variés et progressifs pour évaluer ses connaissances et les enrichir. Il aborde divers secteurs du savoir et de l'activité humaine: littérature, beaux-arts, musique, histoire, géographie, anatomie, sciences, économie, vocabulaire, orthographe... Tout en répondant à un besoin d'enrichissement personnel, cet ouvrage clair et bien fait fournit le moyen de se distraire, de façon constructive, soit seul, soit en famille ou avec des amis. Chaque test est noté sur dix. Attention! Ne vous découragez pas.

LE GUIDE PRATIQUE DE L'ASTRONOMIE
David H. Levy
Traduit de l'anglais par Michelle Loulergue et Nicole Mein
Sélection du Reader's Digest
Canada, 1995
287 pages

Un beau livre à couverture cartonnée, dont Hubert Reeves a écrit la préface. Un ouvrage de vulgarisation, fort bien illustré, qui fournit les outils pour partir à la découverte du ciel. On y traite des instruments de base qui rendent l'observation plus facile, on y donne des conseils pratiques pour mieux comprendre le ciel, on y trouve des cartes du «chercheur d'étoiles», on y propose un voyage dans le système solaire, et finalement on y sonde l'univers. Cet ouvrage, qui est une réussite, nous apprend à mieux «lire» le ciel, comme l'écrit Hubert Reeves.
Renée Rowan



CONFÉRENCES JARISLOWSKY 1996

PASSER LES FRONTIÈRES

MERCREDI 13 MARS
PIERRE VÉRONNEAU,
CONSERVATEUR À
LA CINÉMATHEQUE
QUÉBÉCOISE
«LE CINÉMA QUÉBÉCOIS:
L'OUVERTURE À L'AUTRE»

MERCREDI 6 MARS
JEAN-PIERRE RONFARD,
HOMME DE THÉÂTRE
«CULTURE ET CRÉATION:
LES SŒURS ENNEMIES
DU THÉÂTRE QUÉBÉCOIS»

MARDI 19 MARS
MONIQUE LARUE,
ROMANCIÈRE,
PROFESSEUR
«L'ARPEUTEUR ET
LE NAVIGATEUR»

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
PAVILLON PRINCIPAL
SALLE M-415
À 17 H 30
ENTRÉE GRATUITE

CENTRE D'ÉTUDES QUÉBÉCOISES
DÉPARTEMENT D'ÉTUDES FRANÇAISES
UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

RENSEIGNEMENTS
(514) 343-7469

LE DEVOIR

revue possibles printemps 1996

EDUQUER QUAND MÊME

Démocratiser l'éducation est toujours un projet. Former des êtres aptes à gagner leur vie et des citoyens responsables, concevoir et transmettre des savoirs, développer et ligaturer des valeurs et une culture, qui, mieux que l'école, peut y parvenir? À la condition qu'on lui en donne les moyens... Démocratiser représente pourtant un défi de taille. Mais comme le jeu en vaut la chandelle! Il faut y croire pour essayer encore, et tenir à éduquer quand même. «Seule l'inertie est menaçante», disait Saint-John Perse.

ESSAIS ET ANALYSES

Démocratiser, encore et toujours!
JOCELYN BERTHELOT

Les dérives mécaniques de l'université
PAUL GRELL

L'aloüette au miroir: l'utopie du PC
MICHKO FRACHET

Vue du tableau noir: la démocratisation de l'éducation
AMINE TEHAMI

Voyage au cœur de la rectitude...
MABE-FRANCE PROUX

Ca convient: le modèle est nu
ANDRÉ THIBAUT

Ramener le sujet
JÉRÔME ÉLIE

Enseigner la littérature: oui, mais laquelle?
LOUIS CORNELIER

Deux grands changements en éducation des arts
JACQUES-ALBERT WALLUT

Les universités en région: des universités de voisinage
PATRICE LEBLANC

Démocratie et libéralisme: un compromis par le pluralisme institutionnel
MARC CHEVRIER

Pour une école à temps partagé
ALAIN MASSOT

IMAGE

Modèle au tabouret
MARC SÉGUIN

POÉSIE ET FICTION

Poèmes
MICHEL PONCE

In memoriam
LOUISE COUTURE

Poèmes
RÉAL OUELLET

Albertine Lavallée
RÉAL OUELLET

DOCUMENT

Vox clip fin de siècle
JOCELYN LÉTOURNEAU

Abonnement individuel: 25,00 \$
Abonnement institutionnel: 40,00 \$
Abonnement de soutien: 40,00 \$
Le numéro simple: 8,00 \$

NOM _____
ADRESSE _____
VILLE _____ CODE POSTAL _____
PROVINCE _____ TÉLÉPHONE _____
OCCUPATION _____
CI-JOINT CHÈQUE OU MANDAT-POSTE DE 25,00 \$ POUR UN ABONNEMENT À QUATRE NUMÉROS À COMPTER DU NUMÉRO

Revue Possibles,
B.P. 114,
Succursale Côte-des-Neiges,
Montréal, Québec
H3S 2S4

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Les gourmandises du midi

LE SECOND VIOLON
Yves Beauchemin
Éditions Québec/Amérique
Montréal, 1996
556 pages



JACQUES ALLARD

Comme les deux précédents, le quatrième roman d'Yves Beauchemin a sans doute ce qu'il faut pour devenir un succès de librairie: le charme d'une histoire frétilante de personnages et d'événements, l'ordinaire de la vie mais pourvu de ces couleurs et de ces rebonds qui donnent les plaisirs premiers de la lecture romanesque, de cette gaieté de l'écriture (même dans le désarroi ou la tristesse), toujours sans prétention esthétique ou philosophique apparente. On s'y laisse prendre, et même plus qu'avec *L'Enfrouapé* (1974), *Le Matou* (1981) ou même *Juliette Pomerleau* (1989).

D'un livre à l'autre, l'écrivain ne cesse d'affiner son art de conteur. Il y a maintenant beaucoup moins de rallonges narratives. Même les mots paraissent comptés, dans un roman de plus de cinq cents pages. Et toujours, on trouve cette habileté de l'embranchement, dès l'entrée du récit. Observez la cascade d'événements, giclée du ciel: «À l'aube, un rayon de soleil toucha la pointe du clocher de l'église Saint-Antoine, ricocha sur une fenêtre de la rue Grant, puis atteignit une canette de bière gisant au milieu de la chaussée. Une pointe de feu s'y alluma. Cela attirait l'attention d'un chien; il alla la renifler, puis, sans trop savoir pourquoi, poussa un long hurlement. Nicolas Rivard se réveilla en sursaut, l'esprit tout englué d'un rêve confus et harassant. Au même instant, le téléphone sonna. Il allongea le bras, saisit le récepteur. C'était la voix de Dorothée. Elle pleurait.»

L'amour des femmes, de la musique et de la nourriture

Belle attaque narrative non? La scène, qui se passe à Longueuil (dans les années récentes), nous amène ainsi à Québec où l'ami et rival, l'écrivain à succès, François Durivage, se meurt d'un cancer. Bientôt nous courrons à travers Montréal où ce roman se déroule en majeure partie. Et le Nicolas Rivard qui s'éveille au début du récit ne sortira de son cauchemar que pour retrouver l'insatisfaction de ses quarante-cinq ans. Journaliste, chroniqueur aux affaires municipales pour *L'Instant* (on pense à *La Presse*), il a l'impression d'avoir plus ou moins raté sa vie, d'avoir été un «second violon». Sa fidélité conjugale de dix-huit ans, l'amour de ses trois enfants ne le consolent plus d'une vocation littéraire ratée. Ne pourrait-il pas être au moins critique à *L'Avenir* (comprendre: *Le Devoir*)?...

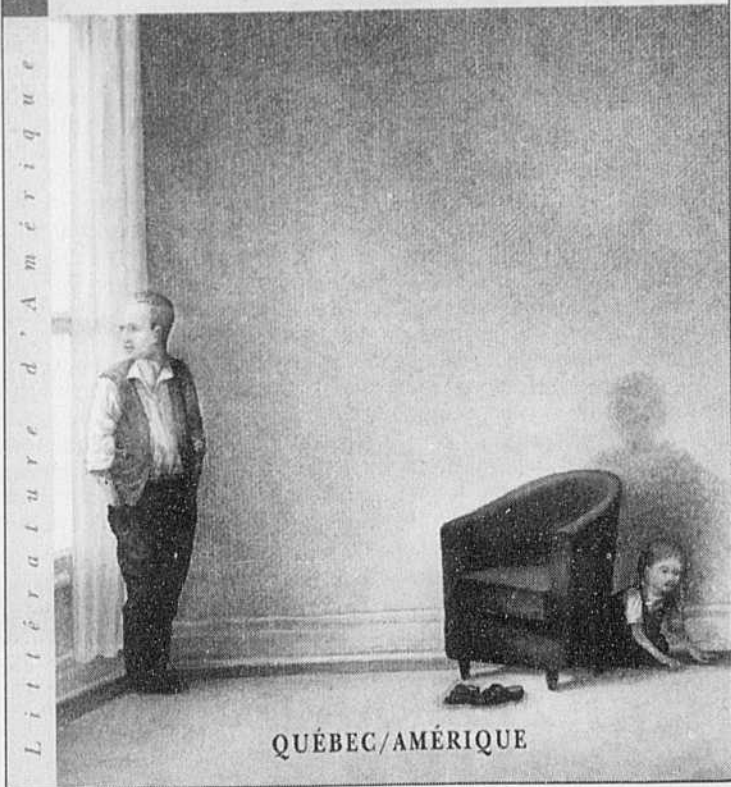
Le voici donc bientôt dans le lit de Dorothée, la veuve de l'ami François, puis amouraché d'une vénéralisée de dix-huit ans jusqu'à la rupture de son mariage, l'éclatement de la famille. Le voilà réfugié aussi chez les meilleurs disquaires de Québec et Montréal, puis dans son écoute solitaire. Le voici encore et toujours (dans le monde de Beauchemin) en train de manger, au restaurant, bien évidemment. Bien sûr qu'il faut manger tous les jours. Et quand on raconte la vie ordinaire... Mais tous les romans ne mangent pas trois fois par chapitre et ne fondent pas souvent leur topographie sur la carte des restaurants, du Bistro de la rue Saint-Denis à la Binerie du Matou, en passant par la Sila, le Ritz et Harvey's. Et les «beigneries»!

vision des rythmes profonds de la vie sociale que l'on trouve, carnavalesque et plus maîtrisée que jamais, chez Yves Beauchemin. Vous le verrez encore dans l'évocation du square Berri et ses environs: le complexe Dupuis, l'UQAM, la station de métro, le restaurant Da Giovanni, Chez Pierre, Archambault, avec le grouillement des mendiants et autres marginaux qui en font, l'été, une cour des Miracles. *Le Second Violon* abonde en petites scènes vues qui donnent sa vibration continue à l'histoire racontée. Même à Outremont et jusqu'aux îles de la Madeleine où se termine la course. Et les portraits surgissent, toujours évocateurs, même ceux de personnages réels comme l'ancien premier ministre Bourassa, saisi au physique comme au moral, du moins dans son personnage public (vu d'un discret point de vue indépendantiste). Plusieurs autres personnes connues sont citées: Josée Blanchette, Monique Proulx, Joël Le Bigot...

La force de la référence, ce grand vecteur de l'illusion réaliste, se trouve encore dans l'écho fait de la langue populaire. On l'entend déjà dans les noms de plusieurs personnages: Moineau (pour la vénéralisée), Douillette (fonctionnaire branleur), Chien Chaud (le clochard bourgeoise), Sac-à-Pisse (un mendiant), Portelance (un spécialiste de l'aspirateur)... Mais ce sont les dialogues qui parlent encore le mieux. S'y trouvent des jurons d'enfants: «Trou de lunette» et «Graisse-à-bottes». Beaucoup de petites drôleries comme «Mange pas tes mitaines», variante de «Les nerfs, Bérange!»... Jamais de ces grands mots qui «font suer dans le pli des fesses» à moins qu'il ne s'agisse de «verbiologie» comme l'expérimentera Nicolas.

Aussi, même si Beauchemin ne révolutionne toujours pas le roman, même si demeure ce côté assez enfantin du récit (jusque dans le discours érotique) autant vous dire que je ne me suis pas souvent ennuyé. Je me suis régalé.

Yves Beauchemin Le Second Violon



QUÉBEC/AMÉRIQUE

JOHN LAIRD FARRAR LES ARBRES DU CANADA

Le plus complet des ouvrages jamais parus sur les arbres du Canada et du nord des États-Unis.

Unique en son genre et d'utilisation pratique, ce guide d'identification est destiné à tous les amoureux de la nature, tant amateurs que professionnels.

- Plus de 300 espèces, indigènes ou introduites, réparties en douze groupes
- Un guide du lecteur permet de se situer et de se repérer facilement
- 136 cartes de répartition
- 580 photographies couleurs et 1600 dessins
- 512 pages, relié - 39,95 \$

Publié par les Éditions Fides et le Service canadien des forêts



Une invitation à découvrir les richesses multiples de nos forêts et à mieux connaître les arbres qui nous entourent

En librairie dès maintenant

FIDES

VITRINE DU LIVRE PRATIQUE

LES ADOS, MODE D'EMPLOI À L'USAGE DES PARENTS

Michel Delagrave. Publications MNH
Beauport, Québec, 1995, 96 pages

Un guide simple et efficace pour nous aider à mieux comprendre et à accompagner les adolescents d'aujourd'hui. L'auteur est de ceux qui, comme Virginia Satir, une travailleuse sociale très réputée, pensent que le «métier» de parent est un des plus difficiles. Lui-même travailleur social et père d'adolescents, Michel Delagrave fournit aux parents des pistes de réflexion et d'action. Il conclut en une phrase: «Le défi du parent face à l'adolescent, c'est d'être ouvert, authentique, protecteur sans être étouffant; bref, c'est lui être présent sans être pesant.»

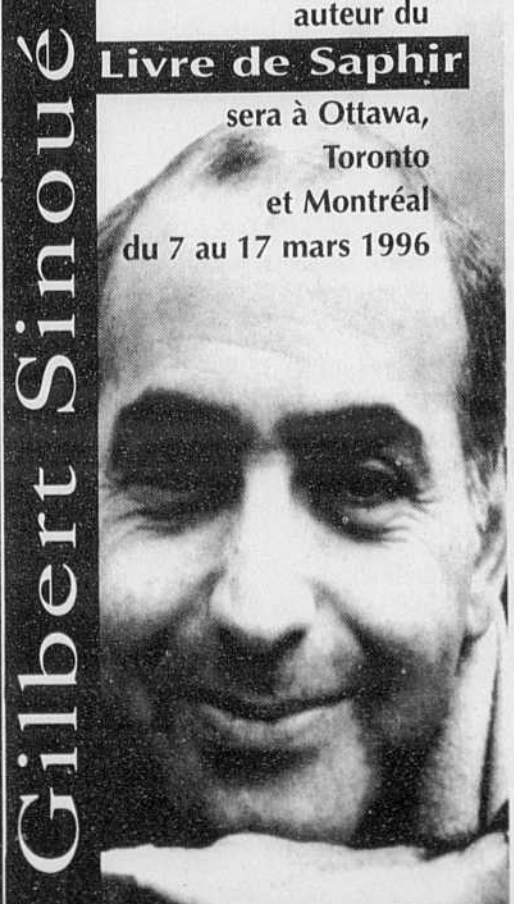
L'AMITIÉ C'EST SACRÉ

Odile Amblard. Illustré par Andrée Prigent. De la Martinière Jeunesse, France, 1995, 103 pages

Un livre pour les adolescents. Amusant, fort bien fait, il parle aux jeunes dans leur langue et sait trouver les mots et les expressions qui les touchent. L'amitié, c'est vital, peut-être encore plus à cet âge, surtout quand l'amitié rime avec complicité, fidélité, éternité... il y a les vrais, mais aussi les faux amis, ceux qui ne sont pas sans danger et dont il faut apprendre à se méfier. À partir de 11 ans.

auteur du Livre de Saphir

sera à Ottawa, Toronto et Montréal du 7 au 17 mars 1996



Gilbert Sinoué

rencontrera ses lecteurs

à Montréal

le samedi 16 mars de 12h30 à 14h30

à la

Librairie Garneau

1691, rue Fleury Est (514) 384-9920

Un juif, un musulman et un chrétien unis dans une même quête. Gilbert Sinoué signe le grand thriller de l'Inquisition.

Anne Pons, L'Express

éditions Denoël, 463 p., 24,95\$

L I V R E S

Fernand Braudel, le patron de la «nouvelle histoire»

BRAUDEL
Pierre Daix, Paris, Flammarion, 1995,
565 pages

MARCEL FOURNIER

«L'homme qui a changé le cours de l'histoire», «le plus grand historien contemporain», «un bâtisseur d'empire», «le de Gaulle de l'histoire», «un maître exceptionnel». De qui s'agit-il? De l'historien Fernand Braudel, à qui la presse française a rendu hommage au moment de sa mort, en novembre 1985. Dix ans plus tard, l'écrivain et historien de l'art moderne Pierre Daix publie la première grande biographie du patron de la «nouvelle histoire».

La «nouvelle histoire» est, en France, identifiée à la revue *Les Annales*, fondée en 1929 par Lucien Febvre et Marc Bloch et dont Braudel prend la direction en 1947: à l'histoire traditionnelle fascinée par l'action des grands hommes politiques, et à l'histoire événementielle ou chronologique, on oppose une «histoire anonyme, profonde et souvent silencieuse», une histoire des structures et des mentalités. «Je suis l'homme de la longue durée», déclare Braudel. Son premier livre, *La Méditerranée* (1949), est une étude de plus de 1000 pages consacrée non pas à un homme ou à un événement politique mais à la Méditerranée comme espace, avec ses dynamiques sociales et économiques. L'histoire telle que la conçoit Braudel a plusieurs niveaux ou étages et inclut une histoire quasi immobile, «celle de l'homme dans ses rapports avec le milieu qui l'entoure», une autre lentement rythmée, «celle des groupes et des groupements», et une autre «à la dimension non de l'homme mais de l'individu». Et les frontières entre les disciplines s'estompent: l'historien se fait géographe, économiste, sociologue.

Pierre Daix raconte en détail l'histoire de cet ouvrage révolutionnaire auquel Braudel a consacré près de 20 ans de sa Luméville-Ortois (Lorraine). Agrégé d'histoire dès 1923, Braudel a, selon sa femme, eu «la chance de ne pas avoir de maîtres»; il a aussi eu, ajoute son biographe, la chance d'entreprendre sa carrière à l'étranger — dix ans en Algérie, trois ans au Brésil — avant d'obtenir, à son retour en France en 1937, un poste à l'École pratique des hautes études. Et puis ce furent les années de guerre et la longue captivité. Une autre chance? Non, mais pour échapper au désespoir, Braudel s'est lancé dans la rédaction de sa thèse, sans fiches, avec comme seule aide quelques livres allemands et sa prodigieuse mémoire: «Comme toujours, écrivait-il à sa

femme le 15 février 1941, je lis, j'écris, je travaille. Sans doute vais-je étendre mon travail de 1450 à 1650. Il faut voir grand, sinon à quoi bon l'histoire?»

«Il faut voir grand...» Braudel a vu grand lorsqu'il a rédigé sa thèse magistrale sur la Méditerranée, il a aussi vu grand lorsqu'il a entrepris l'organisation de l'enseignement des sciences humaines en France. Écarté de la Sorbonne, il a fait de la VI^e section de l'École pratique des hautes études, dont il est devenu le président, le haut lieu des sciences humaines en France. Son approche était résolument interdisciplinaire: «L'histoire est science de l'homme à condition d'avoir toutes les sciences de l'homme à côté d'elle.» Braudel fut donc non seulement un grand professeur — élection au Collège de France en 1950 — mais aussi un véritable entrepreneur, participant, avec Clemens Heller, à la mise sur pied de la Maison des sciences de l'homme. Bref, un «grand patron», qui a été surpris et ébranlé par Mai 68; dans les années 1970 et 1980, il fut aussi contesté par des collègues et des disciples, qui cherchèrent alors à réhabiliter l'événementiel contre la longue durée. Pierre Daix n'hésite pas à prendre la défense de son ami Braudel. Le parti pris est souvent trop évident.

Tout en maintenant ses nombreuses activités administratives, Fernand Braudel a poursuivi ses recherches historiques et rédigé ce que Pierre Daix appelle «le grand œuvre», *Civilisation matérielle et capitalisme*, qui, d'abord publié en 1967, devint en 1979 *Civilisation matérielle, économie et capitalisme*: cette étude de 1600 pages n'est rien moins qu'une «lecture globale du monde». Et puis, à un moment où personne ne s'y attendait, le spécialiste de l'économie-monde s'est tourné vers la France: «par mauvaise conscience, pour me libérer d'une forme de dette», a-t-il confié quelques mois avant sa mort. Son dernier livre a pour titre *L'Identité de la France*. Comme pour ses ouvrages précédents, une seule idée a guidé son travail: «Ma conception de l'histoire [...], c'est la conception d'une histoire globale, c'est-à-dire d'une histoire gonflée par toutes les sciences de l'homme.»

Longue durée, histoire globale, interdisciplinarité: contesté par ceux qui hier comme aujourd'hui défendent l'histoire politique ou l'histoire événementielle, le «programme» de Fernand Braudel est plus que jamais actuel. C'est toujours de la «nouvelle histoire». «L'histoire ne se comprend, note le président de la Maison des sciences de l'homme, Maurice Aymard, qu'à une certaine hauteur.»

ESSAIS ÉTRANGERS

Sarajevo, mon amour



ANTOINE
ROBITAILLE

LE LYS ET LA CENDRE
Bernard-Henri Lévy, Éditions Grasset, Paris, 1996, 552 pages

À Bernard-Henri Lévy, écrivain-philosophe-dramaturge communément appelé BHL, on reproche tant de choses. Sa tendance à la «posture intellectuelle». Une certaine pédanterie. Et surtout, son caractère «médiatique». «Philosophe *Paris-Match* marié à une actrice», a-t-il entendu récemment.

Bon. Peut-être. Moi aussi parfois, son petit air «donneur de leçon» m'agace. (Qui n'a pas rigolé en apprenant qu'il fut victime d'un commando «tarte à la crème»!) Toutefois, il y a bien une chose pour laquelle on ne peut le blâmer: il écrit de foutus bons bouquins!

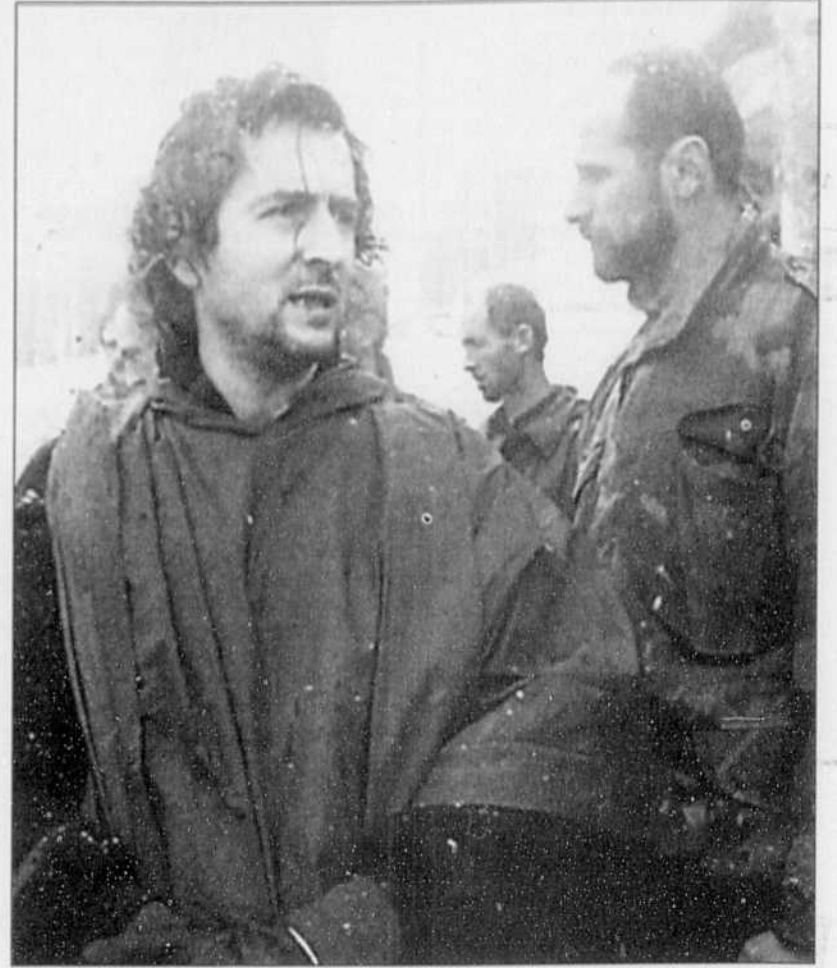
Son dernier, *Le Lys et la Cendre*, bien que différent des précédents dans plusieurs de ses aspects, s'inscrit dignement dans cette lignée. Lévy a choisi le touchant récit de sa lutte pour Sarajevo et la Bosnie pour écrire son premier livre «non composé»: «un objet qui fuit», note-t-il lui-même. Et cette forme particulière révèle un aspect peu connu du personnage.

On découvre un philosophe qui doute. Qui, au jour le jour, dans les actions qu'il entreprend (comme auteur, comme cinéaste, comme directeur de la revue *La Règle du jeu*), s'interroge sur ses positions, sur la justesse de ses paroles et de ses actes. Le récit de type journal — bien que le produit final qui nous est offert consiste en un texte indubitablement retravaillé — permet au lecteur de saisir, dans l'ordre chronologique, ses va-et-vient entre passion et raison, entre remords et satisfactions. Et c'est l'avantage de rendre l'auteur franchement sympathique.

Passion, raison

Il a des coups de cœur, le BHL. Pour une Bosnie qu'il connaissait à peine en 1992. Pour cette capitale assiégée, Sarajevo, qu'il trouve tragiquement belle. C'est un amour pour la cause qui le saisit, le porte, l'entraîne (il se rend une douzaine de fois à Sarajevo et dans les zones de combat durant les quatre années de la guerre). La cause de la Bosnie, il l'épouse», au sens propre du terme, celui de l'engagement. Ce qui le mènera à militer, par des films (dont *Bosna!*), des apparitions publiques, du lobbying. Et de faire, note-t-il, non seulement ce qu'il ne s'était jamais permis mais ce qu'il s'était juré «de ne jamais faire pour un mouvement, un parti, un chef d'État». En l'occurrence la Bosnie et son président Alija Izetbegovic, pour qui BHL voue une vive admiration (voir le panégyrique que l'auteur en fait à la page 507).

Chez Lévy, quand il s'agit de la Bosnie, c'est après coup que la raison semble se manifester. Mais le



Bernard-Henri Lévy lors d'un de ses 12 séjours à Sarajevo: «J'ai vécu quatre ans de ma vie à l'heure de la Bosnie», dit-il.

naturel d'un philosophe n'est jamais très loin. Même s'il a mis de côté la philosophie «lourde» (*sic*) pendant quatre ans pour se consacrer à la cause, il écrit «un intellectuel reste un intellectuel». «Avant la souffrance de la Bosnie, le fait qu'elle soit une idée. Avant le sort des Bosniaques, le concept qui est en eux.»

Ce concept, quel est-il? Un cosmopolitisme, «modèle de société qui est aussi celui de l'Europe». Sarajevo? Une ville métissée, sorte de «Jerusalem», où trois et peut-être même quatre «nationalités» ont vécu dans une relative harmonie depuis cinq siècles.

De tout

Il y a de tout dans ce récit parfois télégraphique; toujours très rythmé grâce, entre autres, à mille et une ellipses. Récit du reste parsemé de courts essais (et donc globalement plus satisfaisant que les billets dans la revue *Le Point*, où Lévy usait avec excès de cette forme littéraire minimaliste).

Il y a des portraits, des descriptions de personnages et de rencontres. Des retranscriptions de discussions (dont deux majeures: l'une avec Mitterrand, l'autre avec Itzebegovic). Il y a beaucoup d'émotions. De détails d'atmosphère, ce qui enrichit grandement la réflexion sur ce sujet complexe. On se retrouve souvent comme dans un roman dont BHL est le héros. Une tranche d'autobiographie, quoi.

Il y a aussi des éléments essentiels des jeux de coulisses de l'histoire internationale des dernières années, auxquels BHL prend part avec un malin plaisir. Il y a des jugements sévères, mais toujours bien mesurés, face aux actions des hommes publics. Lévy, par exemple, espérait beaucoup de Mitterrand, qui l'a amé-

rement déçu et avec qui il a rompu. Il parle d'une «responsabilité qui lui incombe dans la longue démission de l'Europe». Par ailleurs, le philosophe se méfiait de Chirac (lire le récit hilarant de sa rencontre avec le président, page 422), qui l'a, finalement, agréablement surpris.

Événement central

Le Lys et la Cendre, c'est un récit passionné de quatre années de croisade d'un intellectuel français. C'est un long sursaut moral, fondé sur une interprétation forte et convaincante de notre histoire récente. La guerre en ex-Yougoslavie, Lévy nous en convainc, a une «centralité» et semble, à la lecture, un événement vraiment «gorgé de sens».

Le philosophe dit y avoir retrouvé l'essence d'anciennes luttes politico-intellectuelles: le Bangladesh, l'Afghanistan, les *boat-people*. Mais la Bosnie, c'est surtout l'histoire européenne qui bégaye. Une réédition de Munich (1938), où les démocraties européennes s'étaient affaiblies devant les exigences d'Hitler. En voulant éviter la guerre, on l'avait rendue encore plus inévitable. En voulant pactiser avec l'agresseur pour l'apaiser, on n'avait qu'excité l'appétit de ce dernier.

Et il faut le dire: c'est en grande partie grâce aux «grands sages» à la Lévy que nos démocraties, en bout de course, ont finalement montré, un tant soit peu, les dents. Les démocraties ont souvent besoin, en politique internationale, d'être secourues par des âmes élevées, qui voient clair. (BHL, mais aussi les membres de la liste «L'Europe commence à Sarajevo», lors des élections européennes de 1994, liste qui a atteint 12 % dans les sondages et que Lévy regrette d'avoir retirée.) Malgré tout, actuellement, Sarajevo s'auto-épure.

Le Lys et la Cendre est aussi le lieu de la réflexion à vif d'un intellectuel sur son rôle démocratique. Un intellectuel qui a soudainement senti le devoir de s'engager, qui a eu un besoin irrrationnel, presque fou, de plonger

Le Lys et la Cendre, c'est la réflexion à vif d'un intellectuel sur son rôle démocratique. Un intellectuel qui a soudainement senti le devoir de s'engager, qui a eu un besoin irrrationnel, presque fou, de plonger

CONCOURS

Sous la
couverture

Dimanche à 16h

LE DEVOIR

Courez la chance de gagner:

1^{er}
PRIX

Deux billets d'avion à destination de Genève sur les ailes de

swissair

2^e
PRIX

Deux bons d'achats:

■ 1000\$ Chez
Champigny

■ 1000\$ Chez
RENAUD-BRAY

aussi

chaque semaine, un gagnant recevra 4 ouvrages présentés lors de l'émission*... et un abonnement à la revue littéraire

Lettres québécoises

*Gratuité de la librairie de la semaine

Librairie Garneau

Halles Ste-Foy

2500, des Quatre-Bourgeois

Ste-Foy, (Québec)

Gagnant(e) de cette semaine:

Madame Jocelyne Fillion

Beauport (Québec)

SRC Télévision

LE DEVOIR

Pour se qualifier au tirage, les participants doivent identifier correctement le livre d'où sera tirée la phrase mystère qui sera lue en ondes lors de l'émission

Sous la couverture, le dimanche à 16 h

Cheque participant doit faire parvenir le bon de participation suivant à:

Concours Sous la couverture - Le Devoir
a/s Journal le Devoir, 2050, rue De Bleury, 9^e étage,
Montréal, (Québec) H3A 3M9

20-4593-17
Les règlements de ce concours sont disponibles au journal Le Devoir.

Réponse _____

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Code postal _____

Téléphone (Bur.) _____ (Rés.) _____ (Télec.) _____

BEST-SELLERS



LIBRAIRIE
HERMÈS

ROMANS QUÉBÉCOIS

1. MISS SEPTEMBRE, François Gravel — éd. Québec/Amérique
2. LE ROMAN DE JULIE PAPINEAU, Micheline Lachance — éd. Québec/Amérique
3. PRESQUE RIEN, Francine D'Amour — éd. Boréal
4. LADICTE COSTE DU NORT, Jean O'Neil — éd. Libre Expression

ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. AU TEMPS DE L'INDEX, Paul Michaux — éd. Libre Expression
2. HISTOIRE POPULAIRE DU QUÉBEC, TOME 2, Jacques Lacoursière — éd. Septentrion
3. CHRONIQUES DE MAUVAISE HUMEUR, Benoît Aubin — éd. Boréal

ROMANS ÉTRANGERS

1. L'ÎLE DU JOUR D'AVANT, Umberto Eco — éd. Grasset
2. THÉRAPIE, David Lodge — éd. Rivages
3. NOTRE JEU, John Le Carré — éd. Seuil
4. LE LIVRE DE SAPHIR, Gilbert Sinoué — éd. Denoël

ESSAIS ÉTRANGERS

1. SAINT-LOUIS, Jacques Le Goff — éd. Gallimard
2. ALBERT CAMUS, UNE VIE, Olivier Todd — éd. Gallimard
3. PETIT TRAITÉ DES GRANDES VERTUS, André Comte-Sponville — éd. PUF

LIVRE JEUNESSE

1. LE COCHON DEVENU BERGER, Dick King-Smith — éd. Folio junior

LIVRE PRATIQUE

1. L'ÉTAT DU MONDE 1996, Collectif — éd. La Découverte/Boréal
2. 4000 CITATIONS POUR BRILLER EN SOCIÉTÉ, Édouard Nicaise — éd. Marabout

COUP DE COEUR

1. LE LIVRE DU BONHEUR, Nina Berberova — éd. Actes Sud

1120 av. Laurier ouest, Outremont H2V 2L4 274-3669

LIVRES

LES PETITS BONHEURS

Fantasmés



GILLES ARCHAMBAULT

MON UNIVERS SECRET

Graham Greene, traduit par Marie-Françoise Allain, *Le Livre de poche*, 1996, 123 pages

Graham Greene est mort en avril 1991. Il coula les derniers mois de sa vie d'octogénaire à sélectionner les extraits du journal de ses rêves qu'il voulait offrir à la postérité.

Mon univers secret est donc un condensé de la vie nocturne d'un écrivain. Ne se mettant jamais au lit sans avoir sur sa table de chevet un crayon et du papier, Greene y inscrivait ses divagations subconscientes. Un mot lui suffisait pour parvenir à tout reconstituer, le matin venu.

Yvonne Cloetta nous apprend, dans la préface de ce petit livre, que Greene se plaçait à sa table de travail après le petit déjeuner et qu'il s'imposait la tâche d'écrire au moins cinq cents mots,

qu'il s'agisse d'un roman en cours ou de son journal. Chaque soir avant de se mettre au lit, il relisait les pages écrites le matin. Nul doute, de telles habitudes de travail nourrissent les rêves, la vie de la création se trouvant emmêlée avec celle du repos.

Il y a un peu de tout dans ces annotations cursives, de l'humour, une irrévérence constante, une dérision qui étonne chez un romancier catholique dont l'œuvre est somme toute plutôt tranquille. Du moins en surface.

Certaines des transcriptions nous transportent dans un monde tout proche de celui de Bunuel. «J'étais en train de couper la ration de pain et me dirigeai vers de Gaulle avec sa part. "La croûte ou la mie, mon général?", lui demandai-je, mais, en regardant le pain, je vis le peu que j'avais de l'une

comme de l'autre. «Les deux, cela vaut mieux», dis-je, et je lui donnai tout ce qui restait.»

Les fantasmes de l'écrivain finissent également par constituer une autobiographie fantaisiste, si l'on veut, mais pas tellement distincte de ce que donnerait le récit d'événements purement factuels.

L'auteur est anglais, il voit la vie par ce bout de la lunette. Il ne faut donc pas s'étonner que le monde qu'il explore trouve en Grande-Bretagne la plupart de ses sources d'inspiration. De même les engagements religieux de Greene teintent-ils ses angoisses nocturnes. Mais comme Greene est tout sauf un Britannique frieux et que son catholicisme n'est pas encombrant, le lecteur retient bien plutôt le non-sens de l'entreprise.

Dans l'introduction, Greene se justifie: «Il peut

être réconfortant parfois de savoir qu'il existe un monde purement à soi — l'expérience dans ce monde-là, du voyage, du danger, du bonheur n'est partagée par personne d'autre.» Il fait donc de ce monde du rêve un univers aussi réel que l'autre. Car, écrit-il: «Le temps, dans l'univers secret, peut avancer lentement ou à grande vitesse... On a souvent dit que l'opium permettait d'entrer la porte close de cet univers, mais je n'en ai pas la preuve.»

C'est pour cette raison certes que l'auteur de *La Fin d'une liaison* a entrepris de 1965 à 1989 la rédaction de ce journal singulier qui fait partie de ces livres mineurs mais attachants que la générosité des grands écrivains nous permet de consulter. Une sorte de clin d'œil de leur part. Dans le cas de Greene, le dernier avant la mort.

LA GRANDE LIBRAIRIE DU NORD DE MONTRÉAL

Librairie Garneau

1691, rue Fleury est, Montréal H2C 1T1 • Tél.: (514) 384-9920 • Fax: (514) 384-4377
Heures d'ouverture: 9h à 21h30 tous les jours de la semaine

livres, papeterie, presse internationale, CD Rom, jeux

«Après le succès de l'autobiographie, voici sur film le portrait d'une femme exceptionnelle.»

Une vie comme rivière
19,95\$
16,95\$

UNE VIE COMME RIVIÈRE
Vidéo ONF

Denis Monette
Un purgatoire
22,95\$
18,95\$

UN PURGATOIRE
Logiques

Mezz-Daniel Charbon
Le grand détour
17,95\$ ch.
13,95\$ ch.

LE GRAND DÉTOUR ZOMBI BLUES
La courte échelle

NICHOLAS EVANS
L'homme qui murmurait à l'oreille des chevaux
29,95\$
23,95\$

L'HOMME QUI MURMURAIT À L'OREILLE DES CHEVAUX
Albin Michel

Michael Palmer
De mort naturelle
27,95\$
21,95\$

DE MORT NATURELLE
Grasset

ROSE TREMAIN
Lettre à Sœur Bénédicte
32,95\$
25,95\$

LETTRE À SOEUR BÉNÉDICTE
De Fallois

Umberto Eco
L'île du jour d'avant
34,95\$
27,95\$

L'ÎLE DU JOUR D'AVANT
Grasset

François Gravel
Miss Septembre
24,95\$
19,95\$

MISS SEPTEMBRE
Québec-Amérique

Yves Beauchemin
Le Second Violon
24,95\$
19,95\$

LE SECOND VIOLON
Québec-Amérique

LES GLORIEUX
39,95\$
31,95\$

LES GLORIEUX
Transcontinental

Madelain DuBois
Comment contrôler sa pensée
22,95\$
18,95\$

COMMENT CONTRÔLER SA PENSÉE
Quebecor

DANIEL LAMBERT
Miroirs magiques
19,95\$ ch.
15,95\$ ch.

MIROIRS MAGIQUES
JCL

Les yeux de l'intérieur
Mes yeux d'enfant
16,95\$
13,95\$

LES YEUX DE L'INTÉRIEUR
L'Art de s'approprier

MON BÉBÉ
Je l'attends, je l'éleve
39,95\$
31,95\$

MON BÉBÉ, JE L'ATTENDS, JE L'ÉLÈVE
Sélection du Reader's Digest

RICHARD BALLANTINE
Le livre du vélo
29,95\$
23,95\$

LE LIVRE DU VÉLO
Hurtubise HMH

D^r Maurice Larocque
MAIGRIR au jour le jour
24,95\$
19,95\$

MAIGRIR AU JOUR LE JOUR
Quebecor

Columbe Plante
Je mange les desserts de la nature
12,95\$
9,95\$

JE MANGE LES DESSERTS DE LA NATURE
L'art de s'approprier

Marjolaine Jolicoeur
VÉGÉTARISME ET NON-VIOLENCE
12,95\$
9,95\$

VÉGÉTARISME ET NON-VIOLENCE
Le Commensal

BASCHELIN
Californie
24,00\$
18,95\$

CALIFORNIE - GUIDE VERT
Michelin

Antoine Nicou et Lee Lamotte
DANS LES COULISSES DU CRIME ORGANISÉ
24,95\$
19,95\$

DANS LES COULISSES DU CRIME ORGANISÉ
Ed. de l'Homme

LE MACMILLAN
WINDOWS 95
54,95\$
43,95\$

LE MACMILLAN WINDOWS 95
Simon & Shuster

L'ANNUAIRE DU WEB
46,95\$
37,95\$

L'ANNUAIRE DU WEB
Simon & Shuster

La grande librairie du Nord de Montréal
1691, rue Fleury est
Montréal, Québec
H2C 1T1
Tél.: (514) 384-9920
Fax: (514) 384-4377
Place Versailles
7275, rue Sherbrooke est
Montréal, Québec
H1N 1E9
Tél.: (514) 351-0350
Fax: (514) 351-0351
Place Montréal-Trust
1500, avenue McGill College
Montréal, Québec
H3A 3J5
Tél.: (514) 286-0805
Fax: (514) 286-0832
Galerias d'Anjou
7999, boul. des Galeries d'Anjou
Montréal, Québec
H1M 1W6
Tél.: (514) 353-2353
Fax: (514) 353-4768
Complexe Desjardins
Montréal, Québec
H5B 1B5
Tél.: (514) 288-4844
Fax: (514) 288-7781
Promenades Saint-Bruno
243, boul. Les Promenades
Saint-Bruno, Québec
H7V 5K3
Tél.: (514) 653-0546
Fax: (514) 653-7319
Promenades de Sorel
450, boul. Poliquin
Sorel, Québec
J3P 7R5
Tél.: (514) 746-8771
Fax: (514) 746-5778
Centre Duvernay
3100, boul. de la Concorde
Laval, Québec
H7E 2B8
Tél.: (514) 661-6000
Fax: (514) 661-3250
Carrefour du Nord
900, boul. Grignon
Saint-Jérôme, Québec
J7Y 3S7
Tél.: (514) 432-9100
Fax: (514) 432-6776
Promenades de l'Outaouais
1100, boul. Maloney ouest
Gatineau, Québec
J8T 6G3
Tél.: (819) 243-9700
Fax: (819) 243-6132

LE MARKETING EFFICACE
69,95\$
59,95\$

LE MARKETING EFFICACE
Fond. de l'entrepreneurship
6 cassettes

SIÈGE GRATON
RÊVES ET COMPLICES
16,95\$
13,95\$

RÊVES ET COMPLICES
Coffragants
Livres et cassette

L'imagerie de la nature
26,95\$ ch.
21,95\$ ch.

L'IMAGERIE DE LA NATURE
LA NOUVELLE IMAGERIE DES ENFANTS
Fleurus

SLEEPERS
24,95\$
19,95\$

SLEEPERS
Laurédit

Paulo Coelho
L'Alchimiste
9,95\$
7,95\$

L'ALCHIMISTE
J'ai lu

SÉBASTIEN DUBOIS • DANIELLE LAPORTE • JACQUES BOIS
BESOINS, DÉFIS ET ASPIRATIONS DES ADOLESCENTS
32,95\$
25,95\$

BESOINS, DÉFIS...ADOLESCENTS
Héritage

SÉBASTIEN DUBOIS • DANIELLE LAPORTE • JACQUES BOIS
BESOINS, DÉFIS...6-12 ANS
29,95\$
23,95\$

BESOINS, DÉFIS...6-12 ANS
Héritage

DENIS BRODEUR
LES GRANDS DU HOCKEY
64,95\$ ch.
51,95\$ ch.

LES GRANDS DU HOCKEY
30 ANS DE PHOTOS DU HOCKEY
LES GARDIENS DE BUT AU HOCKEY
Éditions de l'Homme

JOHN LENNON
26,95\$
21,95\$

JOHN LENNON
Hors Collection

Garneau : 20 LIBRAIRIES À VOTRE SERVICE À TRAVERS LE QUÉBEC
Réseau des librairies Garneau, filiale du groupe *sogides*

La grande librairie de Québec
24, Côte-de-la-Fabrique
Québec, Québec
G1R 3V7
Tél.: (418) 692-4262
Fax: (418) 692-4586
Place Laurier
2^e étage
2700, boul. Laurier
Ste-Foy, Québec
G1V 2L8
Tél.: (418) 653-6053
Fax: (418) 653-5789
Place Laurier
1^{er} étage
2700, boul. Laurier
Ste-Foy, Québec
G1V 2L8
Tél.: (418) 653-6065
Fax: (418) 653-5171
Place Fleur de Lys
550, boul. Wilfrid-Hamel
Québec, Québec
G1M 2S6
Tél.: (418) 649-0248
Fax: (418) 649-7749
Place Québec
880, Auto. Dufferin-Montmorency
Québec, Québec
G1R 4X5
Tél.: (418) 524-3773
Fax: (418) 524-9419
Galerias de la Capitale
5401, boul. des Galeries
Québec, Québec
G3K 1N4
Tél.: (418) 627-5480
Fax: (418) 627-5109
Galerias Chagnon
300, Côte-du-passage
Lévis, Québec
G6V 6Y8
Tél.: (418) 837-5538
Fax: (418) 837-9329
Carrefour de l'Estrie
3050, boul. Portland
Sherbrooke, Québec
J1L 1K1
Tél.: (819) 569-9957
Fax: (819) 569-9364
Place du Royaume
1401, boul. Talbot
Chicoutimi, Québec
G7H 4C1
Tél.: (418) 549-7196
Fax: (418) 549-2462
Carrefour des Bois-Francis
475, boul. Jutras est
Victoriaville, Québec
G6P 7H4
Tél.: (819) 758-9449
Fax: (819) 758-0997

LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

Délicieux et indigeste

LE SANDWICH AU NILOU-NILOU
Emmanuel Aquin, *Boréal junior +*,
Montréal, 1996, 140 pages

LE PEUPLE FANTÔME
Laurent Chabin, *Boréal junior +*,
Montréal, 1996, 204 pages

GISÈLE DESROCHES

Ça ne ressemble à rien. On dirait n'importe quoi. C'est déroutant, ravissant, baveux et dégoulinant en même temps. Emmanuel Aquin, l'auteur consacré, le fils de l'autre, vient de franchir la frontière désormais floue qui sépare le secteur adulte du secteur jeunesse. Tout comme au secteur adulte, son premier livre jeunesse ne passe pas inaperçu.

La planète Shlurp. Le héros anti-héros. Grognon, n'aimant rien sauf peut-être son confort, il attend la livraison d'un sandwich au nilou-nilou. Le livre se fait dévorer sous les yeux du héros par un monstre dégoutant qui n'est rien de moins qu'un ancien sandwich au nilou-nilou oublié au frigo pendant des mois et désireux de se venger.

«Que feras-tu lorsque tu m'auras dévoré?», demande ingénument le héros résigné. Le sandwich, bouche bée, réalisant que sa vie n'aurait désormais plus aucun sens, décide alors d'associer Opzoxclub (c'est le nom du héros) à sa quête d'un sens à sa vie. Leur aventure à travers les planètes de l'empire glubien occupe le reste du livre et réserve au lecteur des surprises du même type. Quelques salves d'humour, quelques drôleries, des situations absurdes, une narration entrecoupée de remarques au lecteur telles que: «Si on vous disait tout maintenant, vous arrêteriez de lire, n'est-ce pas?» Et, comme dans tout bon ouvrage de science-fiction, des citations fictives qui prennent ici la forme d'extraits de *L'Encyclopédie pratique tibétaine* (Tibet: une planète peuplée d'amnésiques). Des références continues à l'épopée de Mégalob, un héros mythique de l'empire Glub.

C'est foisonnant, déroutant, stimulant, saturé d'idées folles, et pourtant, on se lasse un peu. A la fois génial et maladroit. Étrange récit qu'on dirait écrit par dérision. Est-ce parce que la quête d'un sens à la vie est une motiva-

tion un peu éthérée, un peu abstraite pour un enfant? La quête du «sandwich» n'accroche pas vraiment le lecteur. A aucun moment il ne peut y reconnaître la sienne. D'ailleurs, le héros lui-même la subit. Sa seule motivation est de retourner chez lui. Est-ce par méconnaissance du jeune public? Plusieurs clins d'œil seront compris par les adultes. Par les jeunes? Pas sûr. Est-ce le parcours plutôt linéaire? Après une planète, une autre. Les héros pataugent. Pas de tension dramatique, pas de progression. On avale les mésaventures folles, les déboires, on n'a aucune prise, aucune chance d'anticiper. L'auteur contrôle tout, vire tout à l'envers, prend le contre-pied de tout ce qui existe, s'amuse peut-être. A une stimulation trop forte et continue, le système nerveux finit par ne plus réagir. Au bout d'un moment, le lecteur a une petite nausée. L'accumulation d'absurdités devient indigeste. Heureusement, le dénouement approche. Brutal. Souriez: la vie est absurde et dérangeante.

Dans un registre plus familier, *Le Peuple fantôme* nous emporte sous terre, à la suite d'un groupe de jeunes survivants d'une douzaine d'années, victimes d'un effondrement de terrain. Prisonniers dans un dédale de galeries, ils perçoivent la présence d'un peuple inconnu, mi-hommes, mi-araignées. L'histoire est captivante du début à la fin, crédible, fascinante. L'auteur fait ressortir l'incertitude, la peur de l'inconnu, la difficulté de s'organiser, la force du groupe par rapport à l'isolement. Laurent Chabin nous livre là un premier roman très bien réalisé, qui devrait le mener à tout le moins à une nomination pour le prochain prix Desjardins.

Erratum

Nous tenons à signaler à nos lecteurs une erreur qui s'est glissée dans un précédent texte intitulé «Les bons présages d'une couverture exceptionnelle». On y affirmait qu'aucun auteur québécois n'avait jamais figuré sur la liste des candidats au prix Hans Christian Andersen. Nous avons appris que Suzanne Martel y figurait en 1978. Toutes nos excuses à Mme Martel.

VITRINE BANDE DESSINÉE

PLOUCS SHOW

Edika, Paris
Fluide glacial, 52 pages

Absurde, délirant, obsédé sexuel, vulgaire, Edika mérite toutes ces épithètes et plus encore, drolatique, burlesque et pissant. Ce pilier du mensuel français *Fluide glacial* pratique l'outrance avec un art consommé et une prédilection marquée pour les poitrines hypertrophiées, les phylactères envahissants et les digressions saugrenues. Voilà qui nous change agréablement de l'humour mièvre de certains magazines, toujours à la remorque de l'actualité artistique. Le vingtième album d'Edika se compose de sept courtes histoires à peu près impossibles à résumer, où il est question de kangourous hollandais, d'un accordeur de castagnettes et du recyclage des excréments! Remède idéal contre la neurasthénie.

SARAJEVO-TANGO

Hermann, Bruxelles, Dupuis,
collection *Aire libre*, 56 pages

Un ex-mercenaire, Zvonko Duprez, est engagé par une riche Française pour aller à Sarajevo chercher sa fille qui a été kidnappée. Tout un contrat, avec une ville dévastée, les Serbes qui font des cartons sur tout ce qui bouge et les dangereux acolytes du ravisseur! Plus connu pour ses séries d'aventures *Jeremiah* et

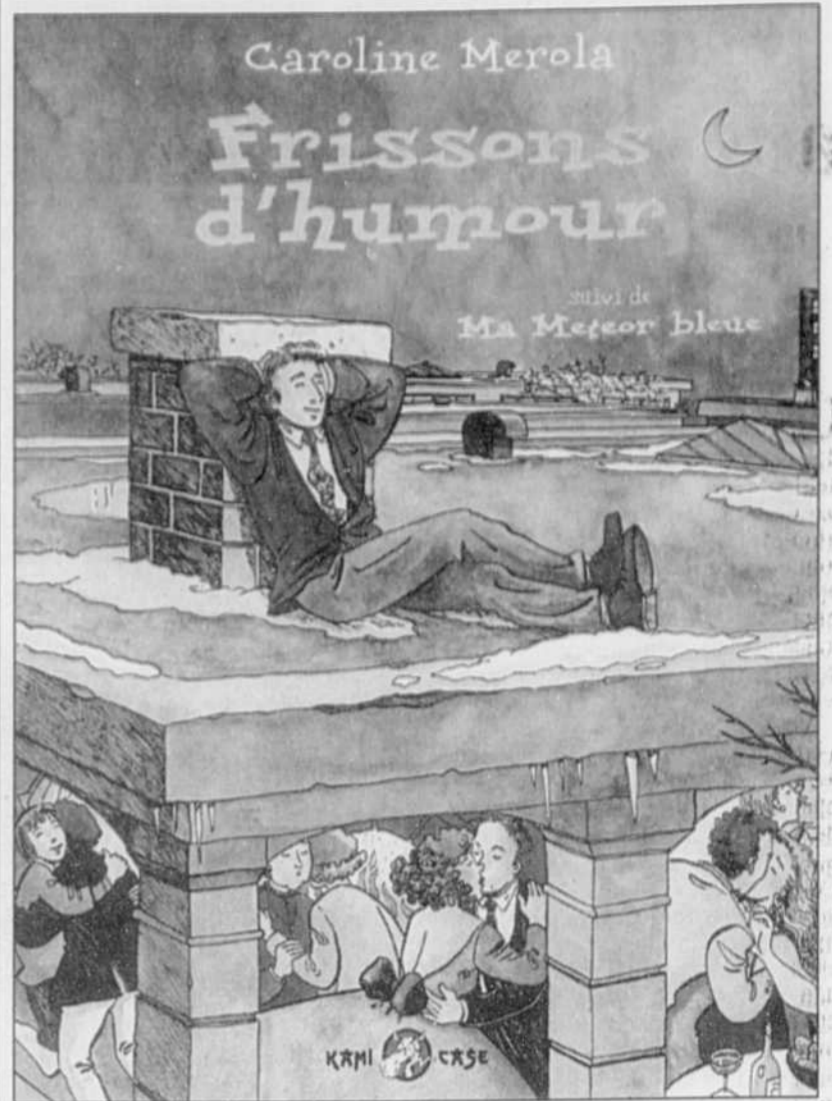
Les Tours de Bois-Maury, l'excellent dessinateur et scénariste Hermann se sert ici de la bande dessinée comme d'une tribune pour dénoncer vigoureusement et avec beaucoup d'ironie l'attitude sanguinaire des Serbes mais surtout les faux-fuyants hypocrites de l'ONU en ex-Yougoslavie. Plus d'une centaine d'exemplaires de cet album ont d'ailleurs été envoyés à des journalistes et à des personnalités internationales.

POLKA TOME I - LE MAL D'ORPHÉE

Convard/Siro, Pantin
Dargaud, 60 pages

Paris, en l'an 2038. En enquêtant sur le meurtre d'un docteur, le détective Polka se retrouve au cœur d'un complot échevelé de trafic d'organes impliquant les plus hautes instances des mondes financiers et politiques. Poursuivi par des tueurs, devenu un paria soupçonnant tout le monde de duplicité, il va basculer dans la zone et rencontrer les étranges personnages qui l'habitent. Avec une esthétique inspirée de *Blade Runner*, Convard et Siro amorcent avec brio une série qui tient à la fois du polar et de la science-fiction. Le graphisme, en particulier, est très riche: une mise en case recherchée, un dessin raffiné et élégant.
Denis Lord

BANDE DESSINÉE



Bulles en demi-teintes

FRISSONS D'HUMOUR
suivi de
MA METEOR BLEUE
Caroline Merola
Kami-Case
Montréal, 1996, 48 pages

VENIN DE FEMMES
Prado
L'Écho des Savanes / Albin Michel
Paris, 1996, 56 pages

DENIS LORD

sobre et intimiste, où l'analyse des personnages rejoint le comique de situation. L'auteur possède un dessin élegant, caractérisé par l'emploi de trames et un sens dynamique du cadrage. Le tout se révèle plutôt agréable à la lecture. On regrettera cependant que l'adaptation graphique de *Ma Meteor bleue*, paru à l'origine dans un format à l'italienne, ne permette pas d'apprécier le talent de l'artiste à sa pleine mesure. Trop petites, les cases!

La bande dessinée sait s'échapper de l'image caricaturale dans laquelle la confinent certains esprits chagrins pour lesquels elle se résume à des aventures improbables, de la vulgarité, des musculatures hypertrophiées ou de gros nez. Les albums suivants démontrent que cet art en est aussi un de finesse et de demi-teintes, ce qui par ailleurs ne se veut en rien une attaque contre les appendices nasaux volumineux, signes d'intuition selon certaines branches de la physiognomonie.

De la Québécoise Merola, Kami-Case nous offre ici *Frissons d'humour*, regroupant de courts récits parus pour la plupart chez *Croc*, et *Ma Meteor bleue*, une réédition de 1990 qui avait remporté à l'époque le prix Onésime, attribué au meilleur album québécois de l'année.

Frissons d'humour met en scène le quotidien d'une certaine jeunesse dorée, qu'on suppose montréalaise: scènes conviviales, incidents mondains, où l'humour naît, subtil, de l'écart entre la réalité et la perception d'eux-mêmes qu'entretiennent les personnages.

Dans *Ma Meteor bleue*, Nino, le personnage principal, compose avec ses nouvelles flammes: Alicia, une comédienne un tant soit peu arriviste pour laquelle il a conçu des décors de théâtre, et... une Meteor 1958, équipée avec options, soit les fanfantes de ses anciens propriétaires. Ces derniers ne manquent pas de se mêler de la vie sentimentale de Nino, qui entretient quelque jalousie, bien payée de retour, envers le metteur en scène d'Alicia.
Merola s'inscrit dans un registre

La renommée de l'Espagnol Prado a depuis longtemps, et avec raison, dépassé les frontières de son pays. Il fait aussi dans l'intimité, avec un éclairage nettement plus cru que la sage Merola.

Son regard corrosif se tourne ici vers les relations hommes-femmes pour des constats qui n'ont rien de réjouissant. Chacun de ses tableaux, le plus souvent situés dans la haute bourgeoisie, marque l'échec, la brisure des couples. Sur la plage ou dans les chambres, au mariage des corps succède inévitablement le choc des vérités qu'on se jette à la figure; les fièvres érotiques cèdent le pas aux bilans négatifs, au retour obligé du prosaïsme. Tout semble bon d'ailleurs à creuser les fossés: l'écart de classe dans *Fin de soirée* et *Carlota*, le poids du passé dans *Parcours* et *Marta*. Dans *Le Jeu de la vérité*, c'est l'amante d'un écrivain raté qui détruit méticuleusement les illusions romantiques dans lesquelles celui-ci se berce. Plusieurs des personnages de Prado sont des artistes; ratés ou non, ils n'ont pas toujours le beau rôle, enfermés qu'ils sont dans la mesquinerie et l'égoïsme. En amour comme en art, la marge est vaste entre les tireurs et la cible.

Un peu saumâtre le Prado, mais quelle acuité dans l'analyse et quelle beauté dans les images! Travaillant sur du papier texturé pour donner du relief à son dessin, dans des dominantes de brun ou de vert, l'auteur fait le lien entre bande dessinée et peinture, nous prouvant que de *Demain les dauphins* jusqu'à *Venus de femmes*, en passant par *Trait de craie*, il maîtrise avec un égal bonheur les genres et les techniques.

La création à Radio-Canada

Dans la grande tradition des concours de création de Radio-Canada, la chaîne culturelle FM et la télévision de la Société Radio-Canada s'associent pour lancer les

GRANDS PRIX SOCIÉTÉ RADIO-CANADA
DES SCÉNARISTES, NOUVELLISTES ET POÈTES

Les catégories

Radio

- Dramatique (30 minutes)
- Nouvelle (30 minutes)
- Poésie (15 minutes)

Télévision

- Dramatique (scénario de 55 minutes)

Les prix

À la radio

- Premier prix : 5000 \$ dans les trois catégories
- Deuxième prix : 3000 \$ dans les trois catégories

- Diffusion à la chaîne culturelle FM
- Publication dans *Le Devoir* (nouvelle et poésie)

À la télévision

- Quatre prix de 2000 \$

- Diffusion dans le cadre des *Beaux Dimanches* (plus le cachet de diffusion)

Inscription

Procurez-vous le formulaire d'inscription aux bureaux de la Société Radio-Canada ou en composant le

(514) 597-7531

Date limite : 15 avril 1996

Et bonne chance!

SRC Radio et télévision **LE DEVOIR**

l'Hexagone Lire, un art de vivre

Raymond Paul
Six visages de Charles
Nouvelles

RAYMOND PAUL
Six visages de Charles
Nouvelles
112 pages 12,95 \$

Six personnages en quête d'un monde. Différents Charles, d'une narration à l'autre, appartenant à des cultures et à des générations diverses, mais que toujours un chien accompagne comme une présence dans la traversée du quotidien.

Mireille Calle-Gruber
La division de l'intérieur
Roman

MIREILLE CALLE-GRUBER
La division de l'intérieur
Roman
160 pages 14,95 \$

Heureusement, il y a le droit à la littérature et à l'art. Et la littérature est ce qui sait mettre en jeu et donner à l'immonde forme de monde. L'écriture sauve et se sauve: donne à penser, à inventer. Donne des ailes.

Cahier spécial

Le samedi 23 mars

Reservations:
le vendredi 15 mars 1996

LE DEVOIR

Le Salon du livre de l'Outaouais
du 27 au 31 mars

Le Salon se livre

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Le penseur funambule

ESSAIS

Une chimère aux effets stupéfiants

DROGUE - LA GUERRE CHIMÉRIQUE
Roch Côté, *Les Belles Lettres*,
Paris, 1995, 140 pages

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

Chaque année, les gouvernements du monde y consacrent des milliards de dollars; pendant la seule présidence de George Bush, par exemple, les États-Unis y ont englouti près de 40 milliards. Et partout, en Europe, en Asie, en Afrique et en Amérique, une bureaucratie de plusieurs centaines de milliers de fonctionnaires et de policiers y trouve sa principale - et souvent sa seule - justification.

Vous l'avez deviné, on ne parle pas ici de la lutte à la pauvreté, du réchauffement catastrophique du climat de la planète ou encore d'équité salariale dans la fonction publique. Il est plutôt question de ce que le collègue Roch Côté décrit comme la plus coûteuse et la plus inutile des chimères que l'homme ait jamais inventées: la lutte contre «le fléau de la drogue». Sa démonstration est simple: ce n'est pas la drogue elle-même qui est la cause de tous les maux mais bien la répression qu'on en fait. Et les chiffres le prouvent: la guerre contre la drogue est une lutte sans issue qui recule chaque année sur tous les fronts malgré les milliards qu'on lui consacre.

Maniant le coup de gueule et l'ironie avec un art consommé, l'auteur évite le piège des statistiques et des chiffres de toutes sortes qui alourdissent habituellement ce type d'ouvrage. Un des grands mérites de ce petit livre dense - qui est en fait une version allongée, revue et corrigée expressément pour les Français, d'un ouvrage publié ici l'an dernier chez Machin Chouette éditeur - est de replacer les choses dans leur juste contexte. Pour Roch Côté, comme pour un nombre grandissant d'observateurs, cette «guerre totale contre la drogue» est un échec total.

Pourquoi un échec total? Pour des raisons de faits qui tiennent au bout du compte à des questions de principes. Au cœur de la démonstration, la liberté de l'individu: quand deux adultes consentants transigent, il n'y a pas de crime, de criminel, ni même de victime. Mais on crée des criminels de toutes pièces en «diabolisant» des substances comme le cannabis et en créant le marché noir de la drogue avec ses fausses échelles de prix et ses produits dénaturés. La drogue fait partie de l'histoire de l'humanité depuis la nuit des temps et rien, sinon le relent de puritanisme qui afflige le XX^e siècle, ne vient légitimer le fait que toutes les polices de monde parlent systématiquement d'abus plutôt que d'usage. Ce n'est pas en infantilisant les individus qu'on leur fait prendre conscience de leurs responsabilités.

L'accumulation des faits est à ce chapitre proprement stupéfiante. Il n'y a d'abord aucune logique dans la classification des drogues: sont considérés comme des stupéfiants les produits... qui font partie de la liste des stupéfiants. C'est tout. Et bien sûr, ni l'alcool ni le tabac ne figurent sur cette liste puisque tous les gouvernements en tirent des revenus importants. Quant au trafic, il augmente de façon systématique depuis 1970 et le taux de criminalité relié à la drogue, encore plus. Au cours des 25 dernières années, les surfaces en culture, le montant global des transactions et le nombre grandissant de réseaux de trafiquants de toutes sortes n'ont cessé de se multiplier, en même temps, faut-il le préciser, que se sont durcis les moyens de répression. Le marché de la drogue représente au bas mot 80 milliards de dollars par année et, selon certaines estimations moins conservatrices, jusqu'à 300 milliards: on saisira mieux ce que cela implique en notant que le marché de la drogue dépasse ceux du pétrole et de l'automobile.

Résultat: le blanchiment de l'argent de la drogue est un phénomène tellement répandu qu'il est maintenant devenu, qu'on le veuille ou non, une partie importante de l'économie «officielle». Pourtant, malgré la «guerre totale» décriée par les Nations unies et les sommes colossales investies par les gouvernements nationaux, le taux d'efficacité de toutes les polices du monde atteint à peine un ridicule 10 %. Un peu partout d'ailleurs, les techniques d'infiltration préconisées conduisent à la création de zones grises où il devient difficile de faire la différence entre les «bons» policiers et les «mauvais» trafiquants. Au bout du compte, le constat est clair: c'est l'échec le plus complet.

Alors la question se pose, toute simple: pourquoi continuer? Pourquoi poursuivre cette guerre tous azimuts en s'appuyant sur la bonne conscience bedaine de ceux qui ont raison alors que les faits démontrent le contraire? Pourquoi ne pas décriminaliser «la drogue» et en réglementer l'usage comme on l'a fait pour l'alcool et le tabac?

Si vous trouvez la réponse, n'hésitez pas à contacter Roch Côté. Qui se fera sans doute un plaisir de prévenir les services de police concernés...



ROBERT SALETTI

LE COMPAGNON DU DOUTE

John Saul, traduit de l'anglais par Sabine Bouloungne, Payot, 1996, 330 pages

Connaissez-vous Davos? Il y a quelques semaines, comme chaque année depuis 1970, cet alpestre village suisse a reçu les principaux décideurs économiques de la planète - chefs d'Etat, banquiers et patrons d'entreprises transnationales comme on dit maintenant - pour faire le point sur les avancées de l'économie de marché, du libre-échange et de la déréglementation. On rapporte toutefois que cette année, une certaine inquiétude a transpiré de ces agapes du néolibéralisme officiellement appelées Conférences annuelles du Forum économique international. L'actuel ministre du Travail américain aurait déclaré que la mondialisation était en train de créer une sorte de sous-classe de travailleurs démotivés et appauvris. Récemment, *Newsweek* clouait au pilori douze grandes entreprises américaines pour avoir congédié 363 000 salariés en peu de temps, pour leur manière assassine de faire du capitalisme («killer capitalism»). Parlant de Davos, Ignacio Ramonet, le directeur du *Monde diplomatique*, posait la question suivante: peut-on bâtir une économie solide sur une société en ruines? «Davos» est l'une des trois cent vingt et une entrées qui composent *Le Compagnon du doute*. Pour John Saul, ce rassemblement annuel des leaders des affaires et de la politique constitue une des manifestations les plus ridicules et inquiétantes du corporatisme qui règne sur le monde actuel. Corporatisme, dites-vous? A l'entrée «corporatisme» du même dictionnaire, on peut lire: «Un des mots les plus importants et les moins employés. Mieux que tout autre, il décrit l'organisation

de la société moderne. Le corporatisme demeure l'école rivale du gouvernement représentatif.»

Une société de castes

Ramenée à l'essentiel, l'idée de John Saul est simple, elle était déjà dans *Les Bâtards de Voltaire* (Payot, 1993). La société occidentale en est une de castes, dominée par des spécialistes aux jargons inintelligibles qui nient le bon sens. C'est une société technocratique. Étymologiquement parlant, le technocrate est quelqu'un qui détient un pouvoir (*crata*) grâce à un savoir ou des talents spécialisés (*technè*). De nos jours, les termes de la définition ont été inversés: il s'agit d'un individu dont le talent consiste à exercer le pouvoir.

Si l'idée d'une société dominée par des technocrates n'est pas originale en soi, la démonstration de John Saul, elle, l'est. Celui-ci nous propose en effet dans *Le Compagnon du doute* un dictionnaire au sens de Diderot et des encyclopédistes, mais en plus modeste. Son projet s'inscrit dans une tradition humaniste qui remonte à Erasme et qui s'oppose à la scolastique et à la rationalité classique du XVII^e siècle (Bacon, Loyola, Machiavel, Richelieu, Vaugelas). C'est un dictionnaire qui vise à interroger les vérités révélées, les têtes bien pleines et les idées toutes faites. En un sens, il est aussi la version philosophique du projet inachevé de Flaubert de constituer, sous la forme d'un *Dictionnaire des idées reçues*, un sottisier bourgeois.

Le Compagnon du doute est une sorte d'abécédaire philosophique de la société technocratique. Les définitions qu'on y trouve sont quelquefois théoriques mais toujours appliquées, c'est-à-dire imbriquées dans des situations et des problèmes que le commun des mortels reconnaît facilement. C'est ce qui rend la lecture de cet ouvrage d'une limpidité exemplaire et particulièrement stimulante. Les idées y sont moins données, moins expliquées pour elles-mêmes que pour les liens

qu'elles permettent ou suggèrent avec la vie de tous les jours. Ainsi, à l'entrée «corporatisme» susmentionnée, la courte définition est suivie d'un petit historique de la mentalité corporatiste, qui va des guildes du Moyen Âge à Russ Perot et Silvio Berlusconi, qui en dit plus long sur la bêtise humaine que n'importe quel traité philosophique sérieux.

Un essai

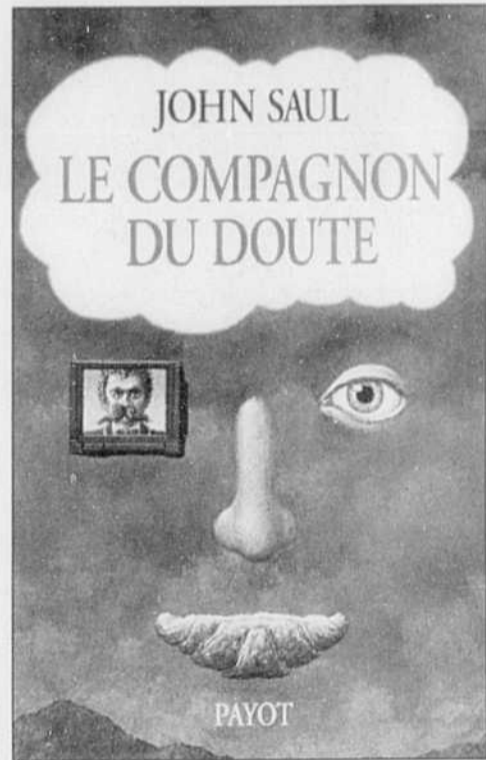
qui se lit comme un roman

Le Compagnon du doute se lit comme un essai mais il se déguste comme un roman tant les recoupements sont saisissants, parfois par le voisinage même de deux entrées distinctes comme «Platon» et «Platoon» (le film d'Oliver Stone, la Leni Riefenstahl de l'ère moderne), ou comme «Subjonctif» (le mode verbal du doute) et «Super Bowl» (le grand stabilisateur de l'énergie gonadique des jeunes Américains). Sous la plume de John Saul, les faits les plus banals de la vie quotidienne, comme la météorologie (cette science très technocratique de ne jamais s'excuser quand on se trompe), les pellicules ou le croissant, ont autant de sens que les grands concepts de la philosophie et de la politique. C'est en fait du télescopage

des points de vue et des niveaux de réflexion que surgit le sens en question. Par exemple, qu'est-ce que le sexe? Bien qu'il s'agisse d'une activité courante, la demande excède toujours l'offre, se moque John Saul. Ce qui fait du sexe l'activité la plus mercantile des relations individuelles, juste derrière la jouissance des biens.

Casse-tête intellectuel ou jeu de parchési pour philosophes, ce *Compagnon du doute* a une valeur à la fois critique et ludique. La société contemporaine y est une maison chambranlante dans laquelle on circule par le moyen de ses nombreuses portes et fenêtres aux dimensions variables. Cet ouvrage de John Saul peut se lire en suivant logiquement l'ordre alphabétique des entrées, en voltigeant de l'une à l'autre selon les rapports que les termes et les idées dessinent ou selon notre bon vouloir. Quel que soit notre choix, les entrées se répondent et se relaient les unes les autres pour nous faire voir une pensée pas tant structurée (c'est le péché technocratique par excellence) qu'en équilibre sur un fil de fer, attaché d'un côté à Socrate et de l'autre à Cioran. Le penseur funambule avance ici lentement, un léger sourire aux lèvres, en tenant dans ses mains le bâton de la responsabilité individuelle et du sens commun (le titre anglais complet est *The Doubter's Companion. A Dictionary of Aggressive Common Sense*). Sous lui, il y a le grand trou noir de la politique contemporaine, peuplé de concepts fumeux comme la compétence, la mondialisation, le marché, le leadership et la démocratie directe.

Le Compagnon du doute est le fruit d'une intelligence vive et d'une culture large et profonde (on pense un peu à Umberto Eco). John Saul est un vulgarisateur peu commun. Il faudrait rendre cet ouvrage obligatoire dans les écoles de gestion et les officines du pouvoir, de même qu'à tous les niveaux de l'éducation dite supérieure. Les économistes devraient, quant à eux, le lire deux fois. Ils pourraient peut-être alors nous expliquer pourquoi l'économie est de plus en plus dépendante d'activités inflationnistes - les marchés monétaires, la production d'armement, les OPA et la promotion immobilière, entre autres - sans rapport avec la croissance et le bien commun.



L'ÉCHANGE
DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD
OUVERT 7 JOURS 10h à 22h
CHOIX ET QUALITÉ
3694 St-Denis, Montréal Métro Sherbrooke 849-1913
713 Mont-Royal Est, Mtl Métro Mont-Royal 523-6389

UNE RENCONTRE EXCEPTIONNELLE!

Bien que leur mode de vie soit très différent, dans la solitude pour l'un, dans le monde pour l'autre, ils ont en commun le goût de l'aventure humaine.

29,95 \$
192 pages

En vente dans toute bonne librairie.

Un livre plein d'espérance et de bonne humeur!

NOVALIS

RENAUD-BRAY

VOUS INVITE À DES RENCONTRES PARTICULIÈRES AVEC...

...le monde des livres...
...le monde du cinéma...
...le monde des arts...
...le monde des enfants...
...le monde des idées...
...le monde de la musique...

À chacun son Renaud-Bray!

5252, chemin de la Côte-des-Neiges ☎ 342-1515
4301, rue Saint-Denis ☎ 499-3656 • 5117, avenue du Parc ☎ 276-7651
1474, rue Peel ☎ 287-1011 • 359, rue Sainte-Catherine Ouest ☎ 289-8681
6925, boulevard Taschereau (Brossard) ☎ 443-5350
et Renaud-Bray Jeunesse maintenant situé au
5219, chemin de la Côte-des-Neiges ☎ 342-3420

| LES ÉVÉNEMENTS RENAUD-BRAY | | |
|--|---|---|
| <p>Lectures FRANCINE D'AMOUR «Presque rien» et MONIQUE PROULX «Les aurores montréalaises» (Éditions du Boréal) le dimanche 17 mars à 14h au 5117, avenue du Parc.</p> | <p>L'Heure du conte pour les tout-petits de 3 ans et plus AVEC ANIQUE POITRAS le samedi 23 mars à 14h30 au Renaud-Bray Jeunesse 5219, ch. Côte-des-Neiges / ☎ 342-3420</p> | <p>Entretien animé par Joël Des Rosiers AVEC STANLEY PÉAN AUTEUR DE ZOMBI BLUES (La Courte Échelle) le mardi 26 mars à 18h au 359, rue Ste-Catherine Ouest</p> |

LES ARTS

ARTS VISUELS

Le regard de Vermeer...

... et sur l'exposition

NORMAND CAZELAIS

Je me suis souvent demandé où portait le regard, songeur, du *Géographe* de Johannes Vermeer. Quelles terres inconnues, quels horizons lointains, au-delà des fenêtres carreautes baignées de lumière, pouvait-il imaginer? Quelles distances, son compas ouvert, suspendu au-dessus de la carte marine dans un moment de réflexion, allait-il calculer, mesurer, réévaluer? Quelle était son échelle du monde?

Était-il, ce géographe, comme Henri le Navigateur, roi du Portugal, reclus volontaire en son château de Sagres à l'extrémité sud du pays, qui arma et lança, sans jamais les accompagner de sa personne, brigantins et caravelles à la découverte et à l'exploration des côtes d'Afrique jusqu'aux îles du Cap-Vert puis jusqu'au cap de Bonne-Espérance? Fut-il, ce géographe, Vermeer lui-même, comme le soupçonna Malraux, ou se nomma-t-il Anthony van Leeuwenhoek (1632-1723), «faux» constructeur de microscopes de Delft, désigné en 1676 comme administrateur de la succession du peintre?

Que sait-on de Johannes Vermeer qui, en 1668, au moment où fut peint le tableau, avait trente-six ans, l'âge du modèle, qu'il était alors comme lui, financièrement à l'aise, instruit, au fait des connaissances de son époque?

Peu de choses, si ce n'est qu'il naquit un 31 octobre, fils d'un tisserand de soie originaire des Flandres installé à Delft, ville de canaux et de faïences d'un bleu unique et délicat, comme aubergiste et marchand d'art. Qu'il fut baptisé dans la Nieuwe Kerk (nouvelle église) de la ville, qu'il se convertit au catholicisme pour se marier le 20 avril 1653 avec Catharina Bolnes; qu'il fut inscrit, signe de reconnaissance et de réussite, comme maître-peintre à la guilde Sint Lucas de Delft en 1657 et qu'il en devint le maître de corporation cinq ans plus tard; qu'il subit de très sérieuses difficultés financières en 1672, à la suite de la crise économique due à l'invasion des troupes françaises, et qu'il mourut en décembre 1675, à quarante-trois ans, criblé de dettes, laissant dans la misère sa veuve et dix enfants mineurs. Si ce n'est qu'il peignit peu: trente-cinq tableaux en tout et pour tout, souvent de petit format.

Quelles influences a-t-il connues? Voyageait-il et où? «Nous ne savons malheureusement rien à propos de son destin d'artiste», écrit Arthur Wheelock, conservateur à la National Gallery of Art



Le Géographe (1668-1669).

PHOTO ARTOTHEK PEISSENBERG

de Washington, dans le catalogue de l'exposition qui lui est consacrée jusqu'au 2 juin au Mauritshuis de La Haye. «Nous ignorons tout de ses maîtres, de sa formation, de la durée de son apprentissage. Aucune source écrite ne nous révèle s'il était versé dans la théorie de l'art ou s'il s'intéressait à la philosophie. A-t-il jamais quitté les Pays-Bas pour se rendre en Italie, en France ou dans les Flandres? Nous ne disposons d'aucun indice à ce sujet.»

Peintre, évaluateur, marchand
Peintre, mais aussi sûrement évaluateur et marchand de tableaux, Johannes Vermeer contempla la vie. Et le monde de

son temps. En apparence, il a peint un univers clos, mis à part quelques toiles historiques au début de sa carrière: la ville de Delft et surtout des scènes d'intérieur où des jeunes femmes font de la musique ou leur toilette, lisent ou écrivent des lettres, se livrent à des travaux d'aiguille ou de la vie très quotidienne. Dans cette œuvre, *Le géographe* et *L'astronome* (peints la même année, avec le même modèle) prennent une place à part, presque insolite.

Oublié comme Bach, Vermeer fut redécouvert par Étienne Joseph Théophile Thoré, dit William Bürger, qui lui consacra un retentissant article en 1866 dans l'influente *Gazette des beaux-arts*. Il a eu

ses fans, comme Van Gogh qui comparait la qualité de ses coloris à ceux de Vélasquez, comme Dali qui avouait «s'en inspirer en permanence», comme Claudel, Valéry et Proust.

Les experts ont tout dit, tout écrit, sur Vermeer. La transparence de son jaune citron, la clarté de son bleu outremer, à base de lapis-lazuli, ont nourri de longs commentaires, tout comme la perfection de son exécution et sa maîtrise de la lumière. La sûreté de sa touche, son sens de la géométrie et de la composition, sa rigueur, sa façon d'aller à l'essentiel et de suggérer plutôt que de tout dire forcent l'attention. Peintre du silence, de l'instant fragile et suspendu, de l'intériorité, Vermeer est tout cela. Et davantage.

On sait si peu de lui. Il n'a laissé aucune épure, aucune étude, aucun écrit. Seules ses peintures parlent, interpellent le regard. Engagent la conversation.

Par la lumière partout présente, on a vu en Vermeer un précurseur des impressionnistes; on a vu dans son coup de pinceau et sa manière de décomposer la lumière (dans le cas du pain de *La laitière* notamment) des signes avant-coureurs du pointillisme. Cette lumière, comme les cartes accrochées aux murs en de nombreux tableaux (*La jeune femme à l'aiguille*, *La femme en bleu lisant une lettre*, *La femme au luth*, *L'officier et la jeune femme riant*, *L'astronome*), comme les lettres elles-mêmes (*La liseuse à la fenêtre*, *La lettre d'amour*, *Une dame écrivant une lettre et sa servante*), ne serait-elle pas un passage, une ouverture à l'ailleurs, une correspondance avec d'autres lieux?

Sauf dans de rares portraits en gros plan (*La jeune fille au chapeau rouge*, *La jeune fille à la perle*, *La dentellière*, *Portrait d'une jeune femme*), les pièces sont ouvertes sur l'extérieur par une lumière qui entre à pleins flots ou dont on sert la présence (*La maîtresse et la servante*, *Femme jouant de la guitare*), autant d'appels à d'autres univers issus de cette lumière. Ou portés par elle.

Homme discret, secret, dont on ne peut que deviner l'itinéraire intérieur, Vermeer appelle la lumière. Celle-ci, comme les fenêtres par où elle se diffuse et s'épanouit, serait-elle le miroir d'Alice, un passage entre deux mondes différents, l'entrée à l'inconnu, au soupçonné, à l'indescriptible? Est-ce pourquoi ces scènes et décors si quotidiens, si particuliers, sont si universels dans le temps et dans l'espace? Ultime allégorie du «sphinx de Delft»?

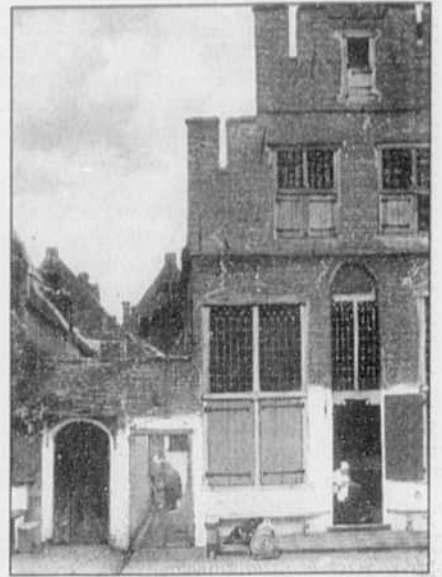
Organisée par la National Gallery of Arts de Washington et le Mauritshuis de La Haye, l'exposition a remporté un grand succès dans la capitale américaine l'automne dernier, qui sera dépassé aux Pays-Bas. On prévoyait 350 000 visiteurs, il y en aura sûrement plus de 400 000, dont 100 000 Français (qui sont littéralement fascinés). L'exposition, qui se termine le 2 juin, réunit 22 des 35 peintures connues et authentifiées de Johannes Vermeer, une occasion unique d'admirer l'œuvre d'une vie près de ses lieux d'inspiration, de mieux saisir son évolution et de comparer le peintre à ses contemporains.

Monter une telle exposition fut un délire. La faible production de Vermeer fait du prêt et du transport de chaque toile une véritable aventure. Il a fallu négocier avec des musées, des collectionneurs privés, s'entendre avec les assureurs, reprendre et reprendre des discussions.

Toutes les peintures n'y sont pas, certaines trop fragiles (*La liseuse à la fenêtre*, restée à Dresde), ou même volées, telle *Le concert*, en mars 1990 à un musée de Boston. La seule réserve vient de l'exiguïté des lieux: le Mauritshuis, qui loge dans une résidence bourgeoise du XVII^e siècle, n'offre que trois salles où accrocher les Vermeer: trop petites, elles obligent les nombreux visiteurs à jouer du coude pour s'en approcher — et de trop près.

Un étage est consacré à présenter les travaux de restauration faits sur quelques toiles, à détailler les modifications que les prises aux rayons X ont permis de découvrir, à expliquer la technique du point de fuite de Vermeer et les connaissances qu'il avait de la *camera obscura*, appareil utile à l'étude de la perspective.

Déjà, il ne reste plus guère de billets de la prévente, mais les autorités du Mauritshuis libèrent chaque jour l'équivalent de 50 billets supplémentaires à l'heure. Frais d'entrée: 22 f par personne. Une aubaine dans les circonstances, d'autant plus que le billet d'entrée est valable pour tout le musée, ses Rembrandt et ses trésors de l'âge d'or hollandais.
N. C.



Détail de La Ruelle (1657-1658).

SOURCE RIJSMUSEUM

GALERIE DE BELLEFEUILLE

VERNISSAGE

MICHEL CASAVANT

Rencontre avec l'artiste

les samedi et dimanche 16 et 17 mars de 13h00 à 17h00

1367, AVENUE GREENE, WESTMOUNT - TÉL.: (514) 933-4406
lundi au samedi 10h00 - 18h00 dimanche 12h30 - 17h30

Les Vermeer au Mauritshuis.

- *Sainte Praxède* (1655, The Barbara Piasecka Johnson Collection Foundation)
- *Le Christ dans la maison de Marthe et Marie* (vers 1655, National Galleries of Scotland, Edimbourg)
- *Diane et ses compagnes* (1655-56, Mauritshuis)
- *La ruelle* (1657-58, Rijksmuseum)
- *La laitière* (1658-60, Rijksmuseum)
- *La jeune fille au verre de vin* (1659-60, Herzog Anton Ulrich-Museum)
- *Vue de Delft* (1660-61, Mauritshuis)
- *La leçon de musique* (1662-64, Her Majesty Queen Elizabeth II)
- *La femme en bleu lisant une lettre* (1663-64, Rijksmuseum)
- *La femme à la balance* (vers 1664, National Gallery of Art, Washington)

- *La femme à l'aiguille* (1664-65, The Metropolitan Museum of Art, New York)
- *La femme au collier de perles* (vers 1664, Staatliche Museum zu Berlin)
- *Une dame écrivant* (vers 1665, National Gallery of Art, Washington)
- *La jeune fille au chapeau rouge* (sur panneau de bois, vers 1665, Washington)
- *La jeune fille à la perle* (vers 1665, Mauritshuis)
- *Le Géographe* (1668-69, Städtisches Kunstinstitut, Frankfurt am Main)
- *La dentellière* (1669-70, Musée du Louvre)
- *La lettre d'amour* (1669-70, Rijksmuseum)
- *Une dame écrivant une lettre et sa servante* (vers 1670, National Gallery of Ireland)
- *Allégorie de la foi* (1671-74, The Metropolitan Museum of Art, New York)
- *Une dame debout au virginal* (1672-73, The National Gallery, Londres)
- *Une dame assise au virginal* (1675 ou avant, Londres)

A LA LUNE du DEVOIR,
UNE SOCIÉTÉ en évolution

Centre Culturel Franco-Manitobain
340, boul. Provencher
St-Basile (Manitoba)
R2H 0G7

À visiter: l'exposition du journal **Le Devoir**
Du 31 mars au 12 mai 1996
Du lundi au vendredi, de 9h à 22h
Les samedis et dimanches, de 12h à 22h
Pour renseignements: (204) 233-8972

Partenaires des célébrations du 50^e anniversaire du Devoir:
Hydro Québec, Québecor, Micro-Intel

Collaborateurs:
LE MUSÉE DE SAINT-BONIFACE MUSEUM, Université du Québec à Montréal, LE JOURNAL DE DEVOIR, Patrimoine canadien, Gouvernement du Québec, Ville de Montréal

STATE STREET GALLERY
Sarasota, Floride

Danièle Rochon
Oeuvres récentes
15 mars - 13 avril 1996

VOYAGES Les BELLES SOIRÉES de
CONSTELLATION et l'Université de Montréal

vous proposent un voyage culturel en **TURQUIE**
Groupe accompagné par
Suzel Perrotte, historienne d'art.
DÉPART LE 10 MAI - 19 JOURS - 25 PERSONNES
3499,00 \$ toutes taxes et frais de service inclus.
RENS. ET RÉSERVATIONS: MARJORIE 397-0467 OU 987-9798
SEUL L'ENCADREMENT PÉDAGOGIQUE EST SOUS LA RESPONSABILITÉ DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

En collaboration avec **revaTours** Détenteur d'un permis du Québec

EXPOSITION
OEUVRES RÉCENTES
MICHÈLE DROUIN
«OUVERTURE-FERMETURE»
JUSQU'AU 30 MARS

WADDINGTON & GORCE
2155, rue Mackay, Montréal,
Québec, Canada H3G 2J2
Tél.: (514) 847-1112
Fax: (514) 847-1113
Du mardi au vendredi de 9 h 30 à 17 h 30,
le samedi de 10 h à 17 h

DIDACTART
GALERIE Y

4740 St-Ambroise

JEAN-MARIE DELAVALLE
JOHN FOX
JOE LIMA
LOUISE MASSON
JEAN MCEWEN
Commissaire invitée
Sandra Paikowsky

GALERIE X

Espaces parallèles
STÉPHANIE BÉLIVEAU
FRANCINE SAVARD
Commissaire invitée
Louise Masson

DU 13 AU 31 MARS 1996
DU MERCREDI AU VENDREDI DE 12H À 18H
SAMEDI ET DIMANCHE DE 13H À 17H
COMPLEXE DU CANAL LACHINE
4710, RUE ST-AMBROISE, LOCAL 334
MONTRÉAL (514) 937-8093

En collaboration avec LES BELLES SOIRÉES de l'Université de Montréal

BERLIN
À la découverte des musées de Berlin
animé par Mme Monique Gauthier
du 27 mai au 7 juin 1996
3189,00 \$ p.p. occ. double

TUNISIE
Oasis et culture
animé par Mme Suzelle Perrotte
du 19 avril au 4 mai 1996
2992,00 \$ p.p. occ. double

AU PAYS DES DUCS DE BOURGOGNE
animé par Mme Marie Claude Deprez Masson
du 30 mai au 12 juin 1996
2998,00 \$ p.p. occ. double

Seul l'encadrement pédagogique est sous la responsabilité de l'Université de Montréal

Information et réservations: **CAP** (514) 728-4553

LES ARTS

ARTS VISUELS

Un engagement fait d'humour et de ludisme

AYOT - L'ESPIÈGLE
Galerie de l'UQAM
1400, rue Berri, salle J-R120
Jusqu'au 23 mars
JENNIFER COUËLLE

S'il est une constance dans le travail du regretté Pierre Ayot, qui filait avec ruse à travers les dédales du langage artistique, il s'agit sans contredit du jeu. C'est par l'humour, le ludisme, que cet artiste d'ici qui s'envolait chaque année pour l'Italie affirmait son engagement continu envers l'art. Cela et encore, l'exposition *Ayot - l'espigle* en rend compte avec justesse. Organisé par le département d'arts plastiques de l'Université du Québec à Montréal avec la collaboration de la galeriste et compagne de l'artiste, Madeleine Forcier, et chapeauté par le commissaire invité, l'artiste Mario Côté, cet événement est présenté en hommage à l'artiste et professeur Pierre Ayot, disparu au mois de mai l'année dernière.

De taille, mais sans excès, l'exposition est aménagée en trois parties, avec, dans la petite salle de la galerie de l'UQAM, une présentation des coffrets réalisés par Ayot et ses étudiants

de la maîtrise en arts plastiques depuis 1988, et, dans la salle principale, une sorte d'ilot composé d'une douzaine d'œuvres signées Ayot depuis 1968 à 1994, à laquelle fait écho un ensemble de peintures et sculptures réalisées par les amis et collègues de «l'espigle», les artistes Cozic, Luc Béland, Lucio de Heusch, Jean-Pierre Gilbert, Jocelyn Jean, Raymond Lavoie, Serge Tousignant et Robert Wolfe. Une présentation qui se garde d'anticiper la rétrospective Pierre Ayot — à laquelle, il faut croire, on aura droit dans un futur plus proche que distant — tout en nous offrant un bref survol de l'évolution de la production d'Ayot, depuis ses allégeances plus explicitement pop à son délire de trompe-l'œil propres à la vague postmoderniste de la récupération de symboles culturels révolus. Par ailleurs, la présence appuyée des étudiants et confrères d'Ayot témoigne jusqu'à quel point la collaboration et le contact avec d'autres tenaient à cœur à cet artiste-professeur. Bref, un hommage loyal comme il se doit.

Si le diptyque à l'âme légère de Robert Wolfe et l'installation à la nuit sans pardon de Jean-Pierre Gilbert

sont seuls ici à avoir été créés à la mémoire de leur ami, il n'en demeure pas moins que les photographies couleur à la géométrie dansante de Serge Tousignant, que l'amusé mais sensible quadrillage *Société bleue* de Raymond Lavoie, avec son petit homme en tenue de soirée itéré jusqu'à annihilation sur fond de *Tintin au Congo*, que la douceur grise qui se lève dans la peinture *La Fin d'une saison* de Jocelyn Jean, que les paysages rangés des petites boîtes colorées de Lucio de Heusch, et encore, ont quelque chose du détachement et de la bonhomie dont fait foi le travail de Pierre Ayot.

Quant aux œuvres du joueur étoilé, on retrouvera entre autres l'humour badin de *Ma gaine 18 heures* de 1979, avec son lacet rose qui prolonge sa composante en sérigraphie, la netteté formelle et graphique tout en fil et en hameçon de *Petit poisson deviendra grand* (1971) et l'exubérance à la fois contenue et éclatée de la colonne de toutes pièces qui se joue de culture dans *Olivia* (1994). Mais au-delà de toutes, il est ici une œuvre qui nous saisit de plein fouet et nous rappelle avec aplomb la raison d'être de cette exposition. Troublant jus-

qu'au frisson les visiteurs qui ont connu Pierre Ayot et laissant interdits les autres, *L'Œuvre en chantier* (1986), un autoportrait en plâtre moulé qui prend l'ampleur d'une installation, nous tourne le dos en échange d'un regard triste. Que cette effigie à la chair orangée soit d'un goût discutable, il reste que le malaise suscité par sa présence nous souffle qu'avant tout nous sommes humains.

L'exposition sera complétée par une «journée Pierre Ayot», le jeudi 21 mars, de midi à 18h, à la galerie de l'UQAM. Avec des interventions des historiennes de l'art et professeurs Francine Couture et Rose Marie Arbour et des artistes Cozic et Doyon-Demers, il sera question de l'humour et du ludisme dans l'art québécois, de la production artistique québécoise durant les années 1960 et de l'œuvre de Pierre Ayot. Pour clore l'événement, il y aura double lancement, dès 18h, du carnet *Ayot - l'espigle*, réunissant images et témoignages, et du livre d'artistes *L'Attaché détaché*, inspiré de la série de stages en Italie qu'animait annuellement Ayot.



Honkey Tonka, sérigraphie montage, 1988.

SOURCE GALERIE GRAFF

LA GALERIE LINDA VERGE


Basique
Lavis et gouaches récents

Dernière semaine

Jusqu'au 22 mars

1049, AV. DES ÉRABLES
QUÉBEC (QUÉBEC)
G1R 2N1
(418) 525-8393


Les délires mécaniques de
Kim Adams

Voir autrement  **Stan Douglas**

Jusqu'au 7 avril 1996. Mardi au dimanche de 11 h à 18 h; mercredi de 11 h à 21 h.
Métro Place-des-Arts Renseignements : (514) 847-6212

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

Deere, c'est tout dire



EXPOSITION

«À L'IMAGE DES MOTS»

ŒUVRES SUR PAPIER

STÉPHAN DAIGLE

VEZ RENCONTRER L'ARTISTE
LE DIMANCHE 17 MARS
DE 13H À 16H

JUSQU'AU 31 MARS 1996

GALERIE SCHORER

5686, AVENUE MONKLAND
MONTRÉAL (QUÉBEC) H4A 1E4
TÉLÉPHONE (514) 482-9222

Portrait d'un malentendu
Chroniques photographiques récentes

LES ESSAIS
aux éditions Dazibao
96 pages, 12,95 \$
lancement vendredi 29 mars à 16 h 30

COLLOQUE
29-30 mars 1996
Université du Québec à Montréal
Inscription 20 \$ / étudiants 15 \$

Des questions soulevant l'évolution, les phases transitoires des mutations de la pensée, de la diffusion et de la création photographiques seront examinées.

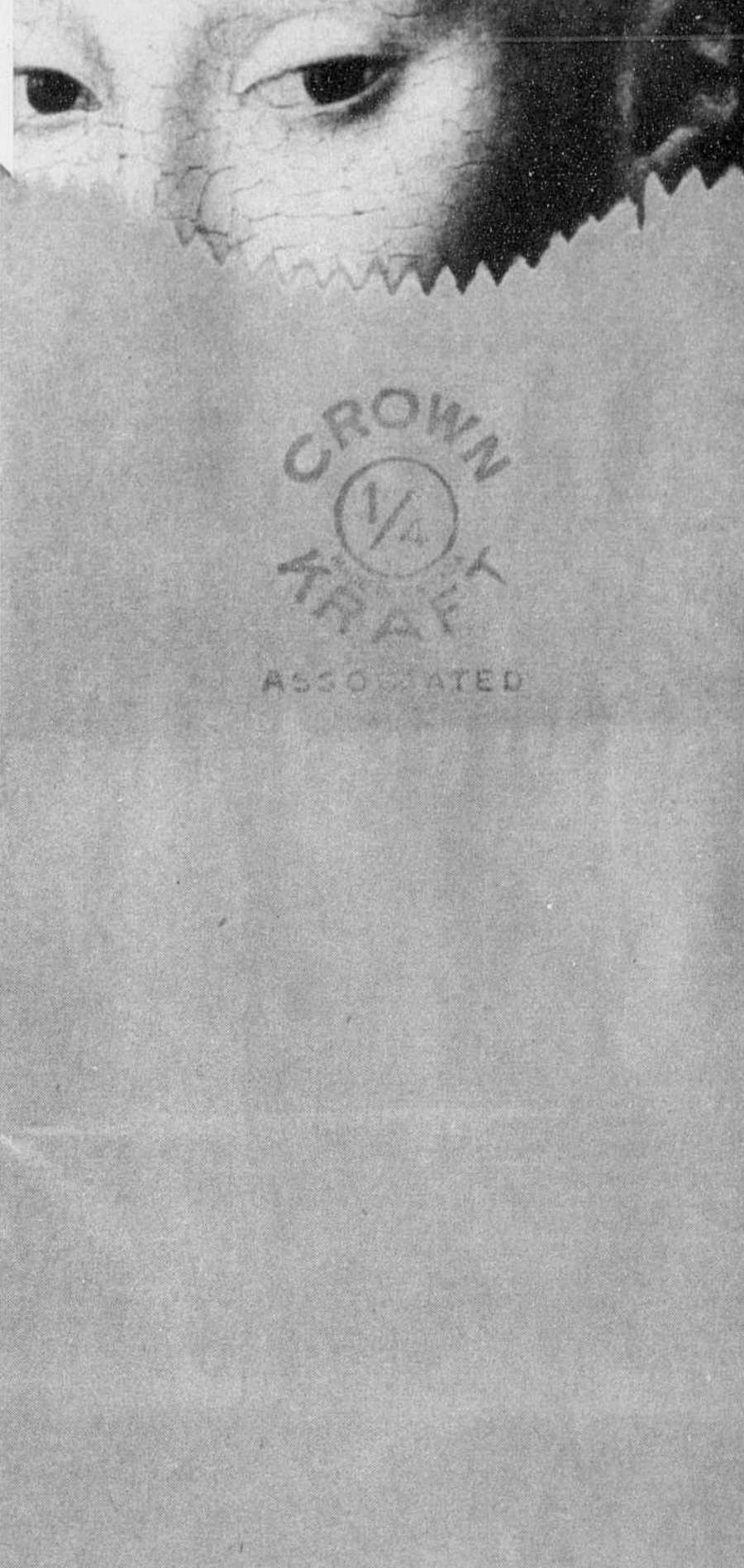
Martha Langford
Vincent Lavoie
Allan Sekula
Scott Watson
Claire Paquet
Louise Déry
Abigail Solomon-Godeau
Johanne Lamoureux

DAZIBAO
279, Sherbrooke Ouest, Espace 311 C
Renseignements et inscriptions :
(514) 845-0063; télécopieur : (514) 845-4781

L'art québécois de l'estampe

1945-1996

17 janvier
26 mai 1996



Irene Whitome, 15 Femmes en boîte (détail), 1971.
Photo : Patrick Altman, Musée du Québec.

MUSÉE DU QUÉBEC
Parc des Champs-de-bataille, Québec, G1R 5H3. 418.643.2150.

Cart québécois de l'estampe, 1945-1990 a bénéficié du support financier du ministère du Patrimoine canadien dans le cadre du programme d'appui aux musées. Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

Heures d'ouverture :
Lundi : fermé
Mardi, jeudi, vendredi,
samedi, dimanche : 11 h - 17 h 45.
Mercredi : 11 h - 20 h 45.

Invitation au Musée du Québec

Le luxueux hôtel Loews le Concorde vous offre un forfait invitation au Musée du Québec à petit prix. Pour 89 \$ (taxes non incluses), avant le 29 février 1996, ou 99 \$ (taxes non incluses) du 8 mars au 16 mai 1996, le Loews le Concorde vous offre une chambre spacieuse, deux petits-déjeuners buffet, deux entrées au Musée du Québec et un laissez-passer au club santé de l'hôtel (appareils Nautilus, saunas et bain tourbillon). Le tarif s'applique pour une nuit en classe hospitalité, en occupation simple ou double. Réservez sans frais au 1 800 483-5256.



riopelle

les plus belles estampes
1966-1995

En parallèle:

- Madame Yseult Riopelle tient une clinique d'expertise et d'authentification des œuvres de son père, en galerie, tous les samedis du 6 mars au 20 avril, de 13 h à 17 h. Sur rendez-vous.
- Simon Blais anime une visite commentée tous les dimanches pendant l'exposition, de 14 h à 15 h.

GALERIE SIMON BLAIS
4521, rue Clark, Montréal, (514) 849-1165
Du mardi au samedi de 10 h à 17 h 30
et exceptionnellement les dimanches durant Riopelle, de 13 h à 17 h

La Gitane ne fait plus de fumée

1 Si Dieu est un fumeur de havanes, les designers préfèrent la Gitane. Au moins Gainsbourg n'aura-t-il pas assisté au concours organisé par la Société française des tabacs, la Seita, pour habiller de neuf, et sans fumée s'il vous plaît, la nouvelle Gitane blonde. Le pauvre en aurait avalé sa clope et recraché son whisky!

Cibiche traditionnelle des habitués du Flore comme de la rue Saint-Denis — à l'époque où tout ce beau monde fumait —, la Gitane vient de se repeindre en blonde pour s'implanter dans un marché dominé largement par les américaines. La Seita a donc fait appel à 20 designers d'Australie, des États-Unis, de France, du Québec, de Grande-Bretagne et du Japon pour lui refaire une nouvelle toilette.

Le défi était de taille puisqu'il s'agissait d'égaliser, sinon de surpasser, la bohémienne conçue en 1947 par Max Ponty, dont la signature orne toujours le paquet de brunes. La danseuse qui tambourine derrière un rideau de fumée était elle-même le résultat d'un premier concours. Le dessin de Ponty reprenait de façon stylisée celui de Molusson réalisé en 1943.

Le sigle de Ponty est «un équivalent de la Joconde sur un autre registre», a dit l'artiste contemporain Jean Le Gac. Disons plus simplement que ses lignes sensuelles, son bleu français et ses volutes de fumée en avaient fait l'égal du cow-boy de Marlboro.

Les volutes partent en fumée

Chaque designer devait donc proposer deux maquettes: une création libre et un motif inspiré de la Gitane de Ponty. C'est du côté des premières que le concours de la Seita offre les plus belles réalisations. Ainsi, la Gitane de l'Américain Paul Davis semble extraite d'un tableau de Chagall. Loin des canons de beauté officiels, mégot aux lèvres, noyée dans la fumée, elle n'avait rien de très *politically correct* et méritait plutôt de se retrouver dans une galerie. Plus sage, le dessin de la Québécoise Nathalie Baylaucq — qui a notamment revampé le quotidien *Le Monde* — reprend la silhouette de Ponty sur un damier blanc et bleu, une gitane rouge surgissant soudain au milieu des noires.

Le bédéiste argentin Hugo Pratt a à peine eu le temps de soumettre une esquisse avant sa mort. Il s'agit d'un gros plan de la tête et du bras de la gitane. David Hillman (Londres) et Paula Scher (New York) ont de leur côté poussé «l'audace» jusqu'à renoncer au bleu traditionnel qui donne à la Gitane son petit côté patriotique.

Le gagnant, le Japonais Shin Matsunaga, a probablement allié une maîtrise parfaite des lignes à une bonne compréhension du cadre moral strict dans lequel évoluent les fabricants de cigarettes d'aujourd'hui. Disparu, donc, tout ce qui peut suggérer le moindre tabagisme. Matsunaga a misé sur la continuité en représentant deux gitanes. La première traditionnelle, noire sur fond bleu, et la seconde orange et plus petite, qui semble surgir de la précédente.

Né à Tokyo en 1940, Shin Matsunaga n'est pas un nouveau venu dans le design. Il a remporté la médaille d'or de la Biennale internationale du poster de Varsovie en 1988 et participé à plusieurs expositions internationales, comme celle des posters pour les droits de l'homme lors du bicentenaire de la Révolution française.

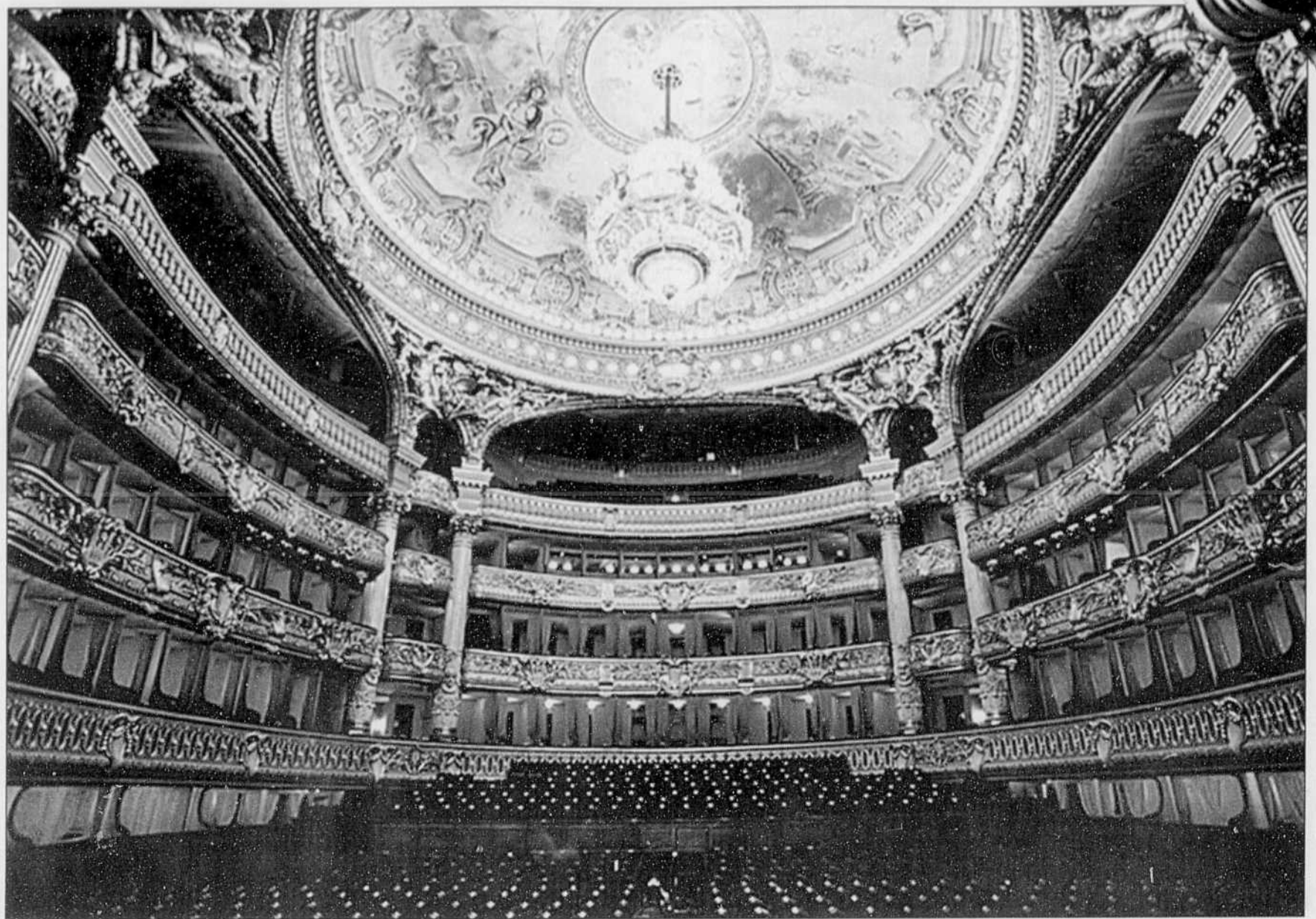
«La culture traditionnelle du Japon est caractérisée par la grâce d'une forme simple, a-t-il déclaré. Peut-être que mon design est devenu, de manière inconsciente, de plus en plus simple. Dans mon cas, la chose la plus importante pourrait bien n'être pas la création mais le déplacement et le dépouillement. C'est sans doute le fait d'être japonais qui me permet de penser comme cela.»

Il fut un temps où la Gitane avait d'innombrables petites sœurs: les Russes, les Hongroises, les Odalisques, les Grenades, les Amazones, les Tunisiennes, les Espagnoles, les Égyptiennes, les Madrilènes et les Sultanes. Avec sa compagne, la Gauloise, survivra-t-elle à ce monde macho, de plus en plus peuplé de cow-boys et de chameaux? En attendant de le savoir, la Seita aura trouvé une merveilleuse façon de contourner les lois sévères sur la publicité du tabac.



Le projet présenté par la Québécoise Nathalie Baylaucq pour revampé le paquet de Gitanes blondes.

FORAME



La France et la Gitane renove ses monuments l'opéra Garnier

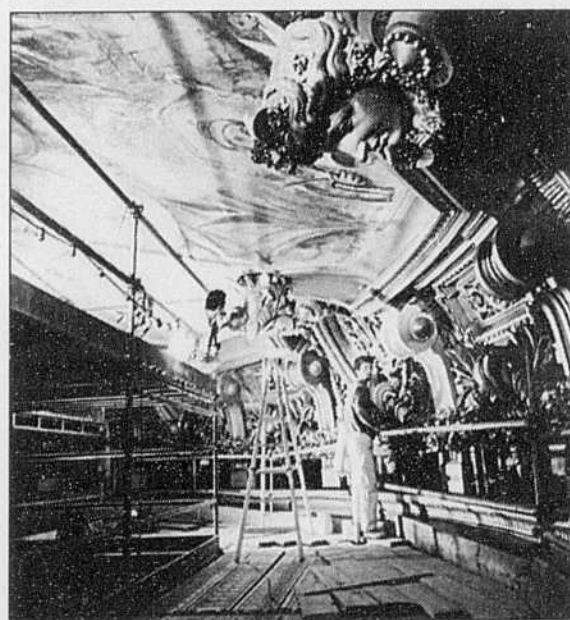
Le palais Garnier dépoussiéré

2 C'est une caverne d'Ali Baba dont on avait oublié la splendeur. Depuis que l'opéra avait migré plus à l'est, place de la Bastille, les badauds boudaient l'opéra Garnier. Sa réouverture après 18 mois de rénovation oblige donc les Parisiens à redécouvrir les trésors qui s'y cachent.

Mais attention aux estomacs sensibles. Le jeune inconnu de 35 ans, Charles Garnier, qui remporta à la surprise générale le concours du nouvel opéra de Paris en 1860, ne craignait pas la démesure. Onyx d'Algérie, porphyres de Finlande, bronzes massifs, 33 marbres différents: rien n'était trop beau pour ce temple où certains ont vu à l'époque «le rêve d'une bourgeoisie corrompue».

Dans ce vaste chantier qui ne se terminera qu'en 2001, on aurait pu redorer les cuivres sans ménager le clinquant. Bref, faire plus neuf que neuf. Les architectes du ministère de la Culture ont préféré une rénovation discrète visant à restituer le bâtiment dans l'état précis où son créateur l'avait laissé il y a 120 ans. Ainsi, les dorures ont été simplement nettoyées, les tissus refaits à l'identique et les éclairages soigneusement équilibrés pour mettre en valeur les ors, les jaunes, les rouges et les verts qui font de ce théâtre à l'italienne l'un des chefs-d'œuvre du genre.

On a pour cela relu minutieusement les directives de Garnier. Ainsi a-t-on découvert que les sièges avaient été décapés en 1936 pour leur redonner l'aspect naturel du bois. On les a donc reteints en noir



Du palais Garnier, certains ont vu à l'époque «le rêve d'une bourgeoisie corrompue».

pour que s'y mirent les velours et les lustres. De la même façon, le rideau de scène peint sur toile de lin a été remplacé par une copie à l'identique réalisée par le peintre de décors Silvano Mattei. Le velours rouge «Trianon» (coton et mohair) des 844 fauteuils de l'orchestre et des loggias a été refait. Des ateliers de Lyon ont tissé spécialement les damas «Opéra» qui ornent les loges (soie et coton).

Vu et revu

Mais le clou de cette rénovation est sans contredit le double diadème qui entoure le plafond de Chagall (commandé en 1962 par André Malraux). Les 144 globes de verre opalescent ont été remplacés comme à l'origine et la couronne de hublots en forme de diamants a été restaurée. Ils rehaussent l'éclairage du plafond tout en équilibrant celui du grand lustre. L'éclairage des loges a aussi été révisé pour permettre de discerner les peintures en trompe-l'œil de Rubé et Chaperon.

Ainsi nettoyé, le théâtre semble retrouver sa fonction, qui consistait à l'époque aussi bien à être vu qu'à permettre aux spectateurs de s'y faire voir. Il a fallu en effet attendre 1937 pour que l'on éteigne, pendant les représentations, le lustre central qui compte 400 sources de lumière et pèse huit tonnes et demie! Au siècle dernier, la splendeur des dorures et des toilettes féminines menait une rude concurrence aux artistes.

On a profité de cette rénovation de 40 millions de dollars pour moderniser les coulisses. Les ordinateurs et les appareils électriques, manipulés par une trentaine de techniciens, ont remplacé les câbles et les poulies qui exigeaient 150 machinistes. Une fois la grande salle et l'arrière-scène terminées, les maîtres-artisans vont maintenant s'attaquer au grand escalier et aux foyers. Plusieurs ont d'ailleurs été retenus pour la rénovation de La Fenice de Venise qui a brûlé cet hiver.

IDM

Neuvième appel de propositions du programme de recherche appliquée en design, volet 1

Institut de Design Montréal

1037, rue Rachel
3^e étage
Montréal (Québec)
Canada H2J 2J5
Téléphone : (514) 596-2436
Télécopieur : (514) 596-0881

L'Institut de Design Montréal (IDM), organisme sans but lucratif, a pour principal but de stimuler la recherche appliquée en design. Pour ce faire, il offre un programme de contributions en deux volets.

Le volet 1 du programme s'adresse aux designers, aux partenariats entre designers et entreprises et aux entreprises qui possèdent

un service intégré de design et vise particulièrement les petites et moyennes entreprises de la grande région de Montréal.

Le volet 1 du programme favorise la réalisation de projets permettant la conception et le développement de produits novateurs ou l'amélioration, par la qualité du design, de produits existants (y compris les

outils de design). Sont admissibles les projets de recherche en design reliés au secteur industriel ; à la mode ; à l'architecture du paysage ; au design d'intérieur ; au graphisme ; à la production multimédia ; à l'urbanisme.

Le design doit faire partie intégrante des processus de conception et de développement du produit.

Contributions maximales : 50% des coûts admissibles d'un projet, jusqu'à concurrence de 100 000 \$.

Réception des formulaires de proposition : du mercredi 13 mars au mardi 23 avril 1996, avant 16 heures.

Formulaires de proposition et conditions disponibles aux bureaux de l'IDM, du lundi au vendredi entre 9h et 16h. 16 heures, à l'Institut de Design Montréal.